Régis Messac

QUINZINZINZILI

(1935)

« L’homme ce pou rêveur d’un piètre monticule. »

Jules Laforgue

PREMIÈRE PARTIE

Moi, Gérard Dumaurier…

Ayant écrit ces mots, je doute de leur réalité. Je doute de la réalité de l'être qu'ils désignent : moi-même. Est-ce que j'existe ? Suis-je autre chose qu'un rêve, ou plutôt un cauchemar ? L'explication la plus raisonnable que je puisse trouver à mes pensées, c'est que je suis fou.

Oui, je suis sans doute un pauvre fou qui gribouille du papier dans un asile, inconscient de toutes les réalités du monde extérieur. Sans doute les docteurs lui laissent du papier et des plumes afin de pouvoir étudier ensuite ses griffonnages et en tirer la matière de savants traités de psychiatrie. S'il en est ainsi, tant mieux. J'aimerais cent mille fois mieux être un fou délirant au fond d'une cellule capitonnée, que de vivre – d'avoir vécu – les cauchemars délirants qui me semblent être mes souvenirs.

Souvenirs, effrayants souvenirs, puissiez-vous n'être que des songes.

Médecins, savants docteurs que me cache le rideau de ma folie, c'est pour vous que j'écris. Si vous existez, ces divagations auront du moins quelques témoins, des témoins sympathiques et qui me comprendront… peut-être… en partie.

Si vous n'existez pas…

Mais il me faut reprendre en mains ma volonté, et me persuader que vous existez. Autrement, je n'aurai jamais le courage de poursuivre.

Alors il me faut remonter dans le tunnel des âges jusqu'au temps où je vivais et pensais d'une manière cohérente. Que c'est loin !

En ce temps-là, j'étais Gérard Dumaurier. Maintenant, je ne sais plus ce que je suis ni si je suis. Mon moi s'effrite et se

dissout, lézardé par le bélier des catastrophes, pulvérisé par la dynamite des chocs mentaux ; je sens fuir ses atomes dispersés et rompus par l’acide d’une solitude cosmique dans un monde effarant.

J’étais Gérard Dumaurier. Une personne logée bien à l’aise dans un monde fait pour elle comme l’écrou pour la vis. Il y avait des terrasses de café pour ma soif, des tailleurs pour me vêtir, des radiateurs pour me chauffer, des femmes agréablement parées pour me sourire. Aujourd’hui… Mais je ne veux plus penser à aujourd’hui. Je ne veux plus… Ou pas encore. Il faudra bien…

J’étais précepteur des enfants de lord Clendennis. Un filon, comme on disait alors. Pas grand’chose à faire. Lord Clendennis, malgré son nom spenserien et aristocratique, était un munitionnaire enrichi qui s’appelait de son vrai nom Isaac Fungo. Il avait acheté une baronnie. Est-ce que cela se fait encore aujourd’hui ? Est-ce qu’il y a des lords aujourd’hui, docteur ?… Mais qu’importe. Je suis hors d’état de percevoir la réponse du docteur si je suis fou. Et si je ne suis pas fou…

Où en étais-je ? – Ah oui ! Ratbert et Charles. C’étaient mes deux élèves. Mon travail consistait à surveiller leurs sports et leurs jeux et à leur inculquer quelques vagues connaissances. Ratbert avait à peu près quatorze ans, et Charles dix ans et demi. Dix ans et demi ou onze ans ? Peut-être un peu plus ; je ne sais plus. Nous voyagions beaucoup, tous les trois, sans nous soucier de sa seigneurie, comme on disait. Sa seigneurie ! ha, ha, ha… Il y avait eu une lady Clendennis, mais ils avaient divorcé. J’ai oublié ce qu’elle était devenue. Je crois qu’elle marinait quelque part dans une villa, dans le bocal d’azur de la Riviera. Nous, nous errions d’un bout à l’autre de la côte atlantique, qui était plus au gré de mes élèves. La Hollande, Ostende, ou le golfe de Gascogne ; plus rarement la Bretagne. Parfois lord Clendennis venait nous rejoindre sur la côte basque, où l’attirait le casino d’une station célèbre dont je n’arrive plus à me rappeler le nom. Voyons, ça rime avec un nom de bataille : Austerlitz… Ah, j’y suis ! Biarritz. Biarritz ! C’est là que je connus Elena Bubulco. Elle se disait Roumaine. Mais qu’importe tout cela ? Il n’y a plus de Roumanie, ni de Biarritz, ni de casinos, ni de France, ni rien, et je griffonne ceci au fond d’une cave préhistorique, avec un bout de crayon, sur un carnet de blanchisseuse trouvé par hasard, quand… Mais non, je n’en suis pas sûr. Peut-être bien que je suis dans un asile de fous, et qu’ils m’ont donné du papier et un crayon, comme à tant d’autres, pour voir ce que j’écrirais… Oh, et

puis, après tout, je m’en fous. L’asile ou la cave… Peuh !

Reprenons mon histoire. De toute façon, ça m’occupera. Le père de mes élèves tenait beaucoup à ce que ses enfants parlent français. Ils avaient fini par le parler mieux que l’anglais. À part ça, ils ne savaient à peu près rien. C’était mieux comme ça. Pour ce que ça leur aurait servi. Au moment de la guerre, nous n’étions pas au bord de la mer. Sur le conseil des médecins, alarmés par l’état de Charles, nous étions allés faire une cure d’altitude dans un village perdu de la Lozère. Il s’appelait… Comment s’appelait-il ? Je n’arrive plus à me rappeler le nom. Ce qu’il y a de sûr, c’est que l’air était excellent. On y avait installé un préventorium, une colonie d’enfants qui devaient avoir quelque aptitude à vivre, malgré leurs maladies, puisque certains d’entre eux vivent encore maintenant.

Comme c’est loin, tout ça. Comme il est loin, ce village. Dans un autre monde… Et pourtant, ça, c’est drôle ! quand j’y réfléchis, je dois en être tout près, de ce village. Nous n’avons pas changé de place, presque pas. Nous sommes toujours en Lozère. Nous sommes tout près de l’emplacement. Et pourtant, il n’y a plus de Lozère. Plus de village. Il est si bien disparu qu’il m’est impossible de retrouver son nom. Les noms ! Me souviendrai-je du mien jusqu’au bout ? Moi, Gérard Dumaurier…

Gérard Dumaurier ! Gérard Dumaurier ! Je répète ce nom tout haut, je me cramponne à ce nom comme un noyé à une branche, et déjà ce nom ne signifie plus grand’chose. Je sens mon moi qui m’échappe, je le sens se dissoudre et se fondre. Y a-t-il jamais eu quelqu’un sur la terre qui s’appelait Gérard Dumaurier ? Y a-t-il jamais eu quelqu’un sur la terre…

J'ai dû m'arrêter d'écrire l'autre jour, si intensément s'ouvrait devant moi l'abîme où je me sentais sombrer. Un trou dans ma conscience. Je ne sais pas combien de temps la chose a duré. Des jours – ou des mois. Comment le saurais-je ? Les jours, à vrai dire, je sais encore à peu près ce que c'est, mais les mois ! C'est une idée bien compliquée, que je dois être le seul à posséder parmi les vivants. Comme tant d'autres idées compliquées et inutiles qui périront avec moi.

Pas toutes, peut-être, si ce papier me survit. Ce futile espoir, parfois, m'encourage à écrire. J'écris – il me semble que j'écris pour l'humanité future – si jamais, dans le futur, il y a encore une humanité. Je vais faire œuvre d'historien. Une histoire qui n'aura sans doute jamais de lecteurs.

Je ne suis pourtant pas si mal outillé pour cette tâche. Outre que mes occupations m'avaient autrefois amené à lire beaucoup de livres d'histoire, s'il y a déjà des foules de faits, de noms, de dates que je ne puis me rappeler, j'ai gardé un souvenir très net des jours qui ont précédé la guerre. Et même, malgré tout, des principaux événements. Et même, j'ai encore des documents. Des documents d'une valeur inestimable qui feront frémir d'orgueil les gardiens et les conservateurs des futurs musées et des futures archives : de vieux journaux tachés, graisseux et déchirés qui ont enveloppé des sandwiches, et des vieilles boîtes de conserves et de sardines à l'huile, maintenant vides, mais qui n'en restent pas moins les précieux témoins d'un passé grandiose.

Assez ratiociné. Je veux, aujourd'hui qu'il fait beau et que je me sens un regain de vigueur, écrire comme autrefois, comme pour les gens d'autrefois, comme s'il devait encore y avoir des gens *instruits* et *civilisés* pour comprendre ce que j'écris.

Et pourtant ! Ce que j'écrirai ne sera-t-il pas la meilleure

preuve de l'immense folie de la *civilisation ?* – Mais assez. Si la raison est le sommet de la folie, je veux être aujourd'hui éminemment raisonnable.

Dans la période qui précéda immédiatement la deuxième guerre mondiale, l'opinion européenne sembla uniquement préoccupée de scandales qui n'avaient au fond qu'une importance minime, et auxquels d'ailleurs personne ne comprenait grand'chose. Ces histoires de brigands, destinées à amuser la galerie, faisaient songer aux jeux des gamins qui s'amusent à jouer *aux gendarmes et aux voleurs,* et qui, lorsqu'ils sont fatigués d'être gendarmes, changent aussitôt de place avec les voleurs. On ne pouvait jamais savoir si le policier chargé de poursuivre les escrocs n'était pas à la solde du chef escroc, et l'on s'attendait à chaque instant à voir le ministre de la justice arrêté et conduit en prison par ses propres subordonnés.

Ces aventures feuilletonnesques avaient surtout pour effet, sinon pour but, de détourner l'attention du fait capital de l'époque : l'encerclement du Japon. C'est en effet en Extrême-Orient qu'allait cette fois se jouer le sort de l'humanité ; et rien ne marque mieux la déchéance de l'Europe ; la guerre européenne devait, cette fois-là, n'être qu'un sous-produit de la guerre du Pacifique.

Le Japon, à l'étroit dans ses îles infertiles, avec une population sans cesse accrue, n'apercevait à sa situation qu'une issue : la colonisation de la Chine. Mais d'autre part, le marché asiatique, avec ses 3 ou 400 millions d'individus qui n'avaient encore ni *sets* de radio, ni rasoirs mécaniques, ni autos Ford, restait le seul espoir du capitalisme américain, alors aux abois. Aussi, dans les deux pays, se préparait-on fiévreusement à la guerre. Au début de l'année 1934, l'amiral Osumi, ministre de la marine japonaise, annonçait sa ferme intention de ne tenir aucun compte des limites imposées aux armements navals par les traités de Londres et de Washington. Au même moment, le Congrès américain votait le *Vinson Naval Replacement Bill,* qui devait donner aux États-unis *la marine la*

plus puissante de leur histoire. Et le secrétaire d'État à la marine, Swanson, appuyé par le président Roosevelt, préparait les grandes manœuvres navales de 1935, qui, pour la première fois, devaient avoir lieu dans le Pacifique, au large des côtes de l'Alaska.

En prévision d'un conflit qui s'annonçait colossal, tout le monde se cherchait des alliés. Un premier geste, gros de conséquences, fut la reconnaissance du gouvernement des soviets par les États-unis. Cette reconnaissance – et les rapports diplomatiques et commerciaux qui en furent la suite immédiate – équivalait à une *entente* sinon à une alliance. Elle signifiait aussi que l'encerclement du Japon, pris désormais entre deux puissances dont chacune dominait un continent, était un fait accompli.

Le Japon ainsi menacé devait à son tour se chercher des alliés ; et il en trouva. La malheureuse Allemagne était alors aux mains d'un gouvernement qui, dès son accession au pouvoir, s'était vu acculé aux expédients. Hitler était à vendre, et le Japon l'acheta. Et ainsi, à l'encerclement du Japon avait tout aussitôt répondu l'encerclement des soviets.

Loin de diminuer les chances de guerre, cet équilibre de forces ne fit qu'exaspérer l'ardeur belliqueuse des futurs belligérants. À la IVe session du Comité central exécutif de l'URSS Litvinof déclarait :

« En passant en revue nos relations avec le monde extérieur, je n'ai nullement perdu de vue des pays aussi importants que l'Allemagne et le Japon… La phase ultime du développement de nos rapports avec ces deux pays permet d'espérer qu'ils ne m'en voudront pas de leur avoir assigné une parenthèse commune. Si je ne me trompe, ils ont même reconnu entre eux une communauté de race. »

Cette allusion, saluée par des rires et des applaudissements, fut comprise de tout le monde. En effet, le champion de la race aryenne n'avait-il pas déclaré dans son autobiographie, *Mein Kampf : « Si l'Allemagne voulait conquérir de nouveaux*

territoires en Europe, cela ne pourrait, en définitive, avoir lieu qu'aux dépens de la Russie ; il faudrait que le nouveau Reich reprît la route des anciens chevaliers de l'ordre teutonique pour donner au sol allemand, par l'épée allemande, la glèbe, et à la nation, la paix. »

C'est à cette déclaration, et à d'autres semblables, que répondait Litvinof, dans le discours déjà cité, lorsqu'il disait :

« Il existe aussi des projets de révision "équitable" des traités, qui prévoient la satisfaction des appétits territoriaux des pays précédemment maltraités aux dépens de certains autres, comme les pays baltes ou même l'URSS, lesquels n'ont rien à voir avec le traité de Versailles et n'ont commis aucune injustice envers qui que ce soit. Je ne sais si une pareille conception de la morale et de la justice est d'origine hottentote ou autre, mais en tout cas, son origine n'est pas aryenne. Mais quelle que soit son origine, si l'on voulait mettre cette morale en application, on aurait affaire à toute la puissance de notre État, fort de 170 millions d'individus. »

Dans la brochure officielle éditée par le parti bolchevik et où ce discours se trouve reproduit, les dernières paroles que nous venons de citer sont suivies de la mention : *Tonnerre d'applaudissements.* Ce tonnerre oratoire n'était que le présage d'un autre tonnerre bien plus redoutable qui allait se faire entendre au cours de l'orage prêt à éclater sur le monde.

Mais auparavant, d'autres pays allaient être entraînés dans le tourbillon. Et en premier lieu la France. Dans ce même discours où il donnait de la sécurité une définition qui rappelait de très près les conceptions du *pacifiste* français Herriot : *« Nous continuerons comme par le passé et même plus que par le passé à consolider et à perfectionner le principal moyen de garantir notre sécurité : notre armée rouge, notre flotte rouge, notre aviation rouge »,* Litvinof, par un hasard singulier, faisait précisément un chaleureux éloge d'Herriot :

« Le voyage récent qu'a fait dans notre Union M. Herriot (applaudissements), *un des représentants les plus éminents et les plus brillants du peuple français, dont il reflète les aspirations*

pacifiques, puis la visite officielle des représentants de l'aviation française, avec, à leur tête, le ministre de l'air, M. Pierre Cot, ont imprimé une nouvelle impulsion au rapprochement franco-soviétique. »

En même temps, le bruit courait de divers côtés, sans être démenti, que le gouvernement soviétique avait passé aux usines du Creusot une importante commande d'armements, garantie par les pétroles de Bakou.

Quelques mois plus tard, dans un discours qui eut un grand retentissement, le rapporteur du budget français de la guerre, le député Archimbaud, faisait à la tribune de la Chambre un éloge dithyrambique de la presse soviétique, de l'aviation soviétique, déclarant que la Russie et la France étaient les plus fermes piliers de la paix, mais laissant clairement entendre qu'il existait des conventions militaires secrètes entre les deux pays. De son côté, le gouvernement russe multipliait les déclarations amicales vis-à-vis de la France. Lors de la mort du ministre Barthou, tragiquement assassiné à Marseille en même temps qu'un petit roi balkanique dont le nom est tombé dans l'oubli, *Le Journal de Moscou* publia un éloge dithyrambique de l'homme d'État français, qui pourtant n'avait jamais été révolutionnaire.

Ces textes et ces faits, bien d'autres textes et bien d'autres faits, annonçaient ou dénonçaient sinon une alliance secrète véritable, du moins, comme le disait Archimbaud, une *entente* entre les deux gouvernements. Ainsi, à son propre encerclement, la Russie avait répondu par un nouvel encerclement – celui de l'Allemagne. Ainsi, de l'Orient à l'Occident, les nations les plus puissantes, les mieux armées et les plus belliqueuses, se succédaient et s'emboîtaient comme les dents d'un engrenage : monstrueux engrenage d'une monstrueuse machine, dont le nom était : Guerre.

C’est du côté de l’Orient, comme on le sait, et comme nous l’avons déjà dit, que l’engrenage se mit en marche. Avant la guerre déclarée il y eut, pendant de longs mois, une guerre sourde et confuse, sur laquelle nous n’avons que des renseignements contradictoires et incomplets. C’était surtout en Mandchourie, et entre Russie et Japon, qu’avaient lieu ces hostilités inavouées. De temps en temps on annonçait qu’un avion rouge avait été descendu par les Japonais, ou, inversement, qu’une escadrille japonaise avait été bombardée par les Russes, en essayant elle-même de bombarder le chemin de fer de l’Est chinois. Ces nouvelles étaient aussitôt démenties. Cependant, il en advint ce qu’il advient toujours des nouvelles de cette sorte : à force d’être démenties, elles finissent par devenir vraies. Bientôt, la guerre devint un fait accompli en Extrême-Orient. Le gouvernement russe prit l’initiative de le proclamer, en ayant soin de préciser que cette proclamation ne constituait pas une déclaration de guerre, mais la reconnaissance d’un état de fait, dont il demandait aux autres puissances de *tirer les conséquences.* Le Japon à son tour affirma bien haut que la Russie venait de lui déclarer la guerre, protesta de sa *bonne foi* et se proclama à la face du monde, injustement attaqué.

Personne ne crut à cette bonne foi ; mais une série d’incidents survenus presque en même temps ou connus presque en même temps, dans un délai très bref, allait entraîner les autres puissances dans la guerre. Les États-Unis d’abord. Un jeune officier de marine japonais, agissant sans ordre et de sa propre initiative (du moins c’est ce qu’il affirma publiquement par la suite avant de faire hara-kiri), vint avec son bâtiment bombarder Honolulu. On crut naturellement qu’il n’était que l’avant-garde d’une escadre. La marine américaine se mit aussitôt en mouvement. Des ordres avaient été déjà donnés aux escadres de la côte atlantique de rejoindre

les ports du Pacifique, en passant par le canal de Panama. Mais à peine les vaisseaux américains étaient-ils engagés dans le canal qu'ils se trouvèrent bloqués. Un vapeur de commerce anglais, le steamer *Banshee,* capitaine Hobgoblin, chavira et coula à pic, juste devant une écluse, interdisant tout trafic pour des mois. Le capitaine Hobgoblin, sauvé par miracle avec tout son équipage, déclara avec beaucoup de flegme et de courtoisie qu'il faisait toutes ses excuses aux Américains, et que la catastrophe était due à un défaut d'arrimage, et à la Fatalité. Cet incident provoqua dans les États-Unis une véritable explosion de fureur patriotique et une vague de ressentiment contre l'Angleterre. On accusa le capitaine Hobgoblin d'être un agent de *l'Intelligence Service,* sans pouvoir en donner la preuve. Cependant, l'Angleterre n'entra pas immédiatement dans le conflit. Son gouvernement prouva, par des pièces authentiques, que le capitaine Hobgoblin était de nationalité irlandaise, et pria le gouvernement américain de s'arranger avec l'État libre d'Irlande.

Cependant, de nouvelles scènes, qui allaient hâter le dénouement de la tragédie, se déroulaient sur d'autres points de l'océan si mal nommé Pacifique. Des révoltes se produisirent simultanément en Indo-Chine et aux Indes. Les autorités locales, affolées, se livrèrent aussitôt à une répression sanglante. Pour calmer les protestations que provoquent toujours les répressions de ce genre, la presse patriote française (Sur quelles informations s'appuyait-elle ? On ne sait) accusa les *meneurs* d'être à la solde de Berlin, à moins que ce ne fût de Tokio. Le journal *Le Matin,* commentant les résultats d'une *enquête* sur les émeutes de Hanoï, publiait une édition spéciale pourvue d'une manchette colossale :

DE L'OR JAPONAIS TROUVÉ DANS LES POCHES DES CADAVRES DES INSURGÉS

Il se trouva bien dans toute la France une demi-douzaine d'esprits curieux pour demander à quels signes on avait

reconnu que cet or était japonais, mais leur voix se perdit dans le tumulte général. Il fut désormais entendu que le Japon avait pris l'initiative des hostilités contre la France, et que l'Indo-Chine était attaquée. Un processus analogue, aux Indes, devait contribuer à préparer l'opinion anglaise à la guerre. Mais cette fois, ce fut de *l'or français* que l'on trouva dans la poche des *mutinés* hindous, lesquels n'ont d'ailleurs pas de poches. Mais c'est ainsi que la presse de lord Rothermere, digne émule de Bunau-Varilla, présenta les choses à l'opinion de son pays.

Et déjà l'Europe s'ébranlait. Les troupes d'assaut d'Hitler entraient en Ukraine et occupaient les terres à blé avec des clameurs de triomphe, profitant de ce que la plus grande partie de l'armée rouge était occupée en Extrême-Orient. Le général Goering fit alors ouvertement des offres d'alliance à la France ; mais l'opinion du pays était extrêmement mal préparée à accueillir ces offres. La seule idée d'une Allemagne redevenue forte terrorisait les patriotes, tandis que toute l'opposition de gauche était indignée par l'attitude du Japon, ou favorable à la Russie des soviets. D'autres circonstances, d'un caractère fortuit, contribuèrent sans doute à précipiter l'entrée en guerre du pays. Le successeur du président Lebrun, démissionnaire pour raisons de santé, était un homme politique taré (mais quel homme politique ne l'était pas ?). Secrètement compromis dans une affaire de fraude fiscale, il se voyait sur le point d'être publiquement accusé, et était prêt à tout pour éviter un nouveau scandale. Lui et ses amis voyaient venir une nouvelle et véritable révolution. Ils préférèrent miser sur la guerre. Une série *d'incidents de frontière* opportuns se succédèrent dans l'Est en très peu de temps, et permirent au public d'accepter l'ordre de mobilisation générale, immédiatement suivi, cette fois, d'une déclaration analogue à celle de la Russie, et où l'on reprenait les termes mêmes du gouvernement russe. Cette déclaration très brève fut accompagnée de toute une série de proclamations, publiées dans les divers journaux quotidiens, et correspondant aux diverses nuances de l'opinion française.

Nous donnerons seulement ici les principales.

La note proprement patriotique était donnée par *l'Écho de Paris* qui imprimait en capitales :

« Comme nous l'avons tant de fois répété et fait prévoir, et comme il était fatal, la duplicité teutonne a enfin triomphé de la magnanimité française. Il ne nous reste plus désormais qu'une chance de vivre, c'est de risquer notre vie en faisant à l'ennemi de toujours de notre terre ancestrale la seule guerre raisonnable : une guerre d'extermination. Il faut, si l'on veut que la France éternelle continue à déverser sur le monde des flots de lumière, que tous les Allemands soient passés jusqu'au dernier au fil de l'épée. Haut les cœurs, sus au Boche, et vive la France !

– Général Cherpetitfils »

Le Petit Parisien et la plupart des grands journaux d'information reproduisaient un autre appel, généralement attribué à un politicien obscur de l'époque, sur lequel nous ne savons à peu près rien, nommé Paul-Boncœur :

« *Citoyens !*

Un ennemi déloyal est enfin venu à bout de notre longue patience et de notre amour passionné pour la paix. Que le sang qui va couler retombe sur sa tête, ou plutôt sur celle de ses dirigeants. Pour nous, si chères que nous soient tant de jeunes existences, il ne nous reste plus d'autre issue que de défendre, au péril de nos vies, ce qui fait notre raison de vivre : le glorieux héritage de nos ancêtres révolutionnaires, nos libertés et nos droits. Citoyens ! aujourd'hui plus que jamais doit résonner dans nos cours et sur notre tête l'irrésistible appel qui rallia toujours les volontaires accourant au secours de la Patrie en danger. La République nous appelle : Sachons vaincre, ou sachons périr ! »

Le Populaire donnait un autre son de cloche :

« C'est sans enthousiasme, et le cœur étreint d'une indicible tristesse, que nous rédigeons cet appel suprême et désespéré. Certes, nous risquons d'être emportés dans la tourmente ! Et

comment retenir ses larmes à la pensée de tout le sang qui va couler. Mais fallait-il sacrifier sans espoir de retour les derniers lambeaux de nos libertés républicaines et se laisser aller sans résistance sous la botte de l'hitlérisme ? Nous aurions encouru de justes et sanglants reproches et un éternel opprobre si nous l'avions fait. C'est le cœur plein d'angoisse et l'âme en deuil, mais avec la certitude d'accomplir un douloureux devoir, que nous nous résignons à la guerre, comme à un moindre mal.

Pour le parti SFIO reconstitué,

– Léon Blum »

Et *l'Humanité,* de son côté, adoptait un ton bien différent :

« Camarades !

Deux gouvernements de proie dirigés par des bandits capitalistes ont attaqué sans provocation aucune nos camarades russes. Bien que nous soyons contraints par la conjoncture de paraître collaborer temporairement avec un gouvernement bourgeois, nous ne pouvons refuser de voler à leur secours. Nous ne pouvons ni ne voulons assister passivement à l'assaut contre l'URSS, citadelle du monde nouveau et de la puissance prolétarienne. Camarades ! Tous sac au dos et grenade en main pour défendre la Révolution russe, âme de la Révolution mondiale !

– Florimond Bonte »

Ainsi, pour des raisons très diverses, il est vrai, mais aboutissant toutes au même résultat, tous les partis organisés se trouvaient amenés à accueillir la guerre, ou tout au moins à l'accepter. Seuls, quelques individus osèrent se révolter contre elle, et déclarer qu'ils n'y voulaient consentir à aucun prix. Ce furent les membres de cette curieuse secte souvent cataloguée (à tort, selon nous) comme une secte religieuse, et qui s'intitulaient eux-mêmes les objecteurs de conscience. Dispersés, isolés, sans soutien politique et sans réelle influence sur la masse, leur cri de protestation se perdit sans écho dans le fracas de la guerre montante. Leur révolte sporadique fut

promptement étouffée. Ce ne fut qu'une opération de police, ou, si l'on veut, un mesquin massacre qui passa inaperçu. Les uns périrent chez eux, *brûlés* par les gendarmes ; la plupart furent fusillés obscurément aux lanternes, la nuit, au fond d'une cour de caserne, et enterrés aussitôt à l'endroit même où ils étaient tombés. D'autres furent assassinés individuellement ; leur pauvre cervelle, qui avait abrité tant de pensées généreuses, tant de rêves de paix, de fraternité et d'amour, s'en alla éclabousser un mur de chambrée ou de salle de police, avec les débris de leur crâne fracassé par les balles du revolver d'ordonnance d'un adjudant rengagé.

Si lugubre que fût la fin de ces martyrs, on pouvait cependant les estimer heureux et privilégiés, si l'on songe au sort épouvantable qui était réservé au reste de l'humanité…

Ainsi commença la guerre.

Et ce fut, vraiment, le commencement de la fin.

À partir de ce moment, les documents commencent à me faire défaut, et aussi mes souvenirs. Je n'eus, d'ailleurs, comme tout le monde, qu'une connaissance incomplète des événements, et leur simultanéité souvent déconcertante ou leur succession ultra-rapide ne permet plus de déterminer les rapports de cause à effet. Je ne puis donner que quelques aperçus sans suite – comme des instantanés pris avec un mauvais Kodak. Il y a des moments où l'appareil n'a pas voulu fonctionner, des clichés entièrement brouillés, d'autres baroquement surimpressionnés, et des lacunes sans nombre dans la documentation.

Tout ce que je peux dire, en gros, c'est qu'il y eut une première période, que j'estime à trois semaines (mais ce fut peut-être trois mois, ou trois jours), où la guerre ressembla presque à une guerre, je veux dire à celle de 1914. On employait à peu près les mêmes moyens de tuer, ou des moyens de la même famille. Par un heureux hasard, les aviations allemandes et françaises se rencontrèrent au-dessus des plaines de Lorraine, et se détruisirent presque entièrement. Il y eut une espèce de temps d'arrêt pendant que l'on construisait fébrilement de part et d'autre de nouveaux appareils. Quand je dis temps d'arrêt… Ce fut l'époque des batailles géantes entre *cuirassés terrestres.* Les journaux appelaient ainsi des espèces de supertanks chargés d'artillerie lourde, à peu près invulnérables et doués d'un pouvoir de destruction jusqu'alors inconnu. Ces léviathans d'acier fouirent le sol et bouleversèrent radicalement le territoire de trois provinces pendant plusieurs jours, sans grand résultat. À Paris, le champagne coulait à flots. Une duchesse célèbre lança, pour les femmes, la mode de se promener à peu près nues, en short et sans soutien-gorge, mais avec une boîte à masque à la ceinture, brinqueballant sur les cuisses. On commençait à croire que ce serait une guerre comme les autres, c'est-à-dire

comme la dernière, et les boîtes de nuit faisaient des affaires.

Plusieurs nations restaient d'ailleurs indécises. À ma connaissance, l'Italie eut tout juste le temps de mobiliser, mais ne prit pas directement part au conflit. L'Angleterre était encore hésitante, ne sachant à quel groupe se joindre. Un incident stupide vint la dresser contre la France. Un avion de bombardement français faisant partie d'une escadrille chargée d'anéantir Hambourg s'égara dans le brouillard, et après avoir longtemps erré sur la mer du Nord et de la Manche, vint au petit matin, à bout d'essence, s'abattre sur Folkestone. Les bombes dernier modèle qu'il portait détruisirent presque entièrement la ville. Cet accident fût représenté comme un acte d'hostilité volontaire par la presse Rothermere qui publia des photographies de ruines fumantes, et en bonne place, celle d'un bébé de trois mois entièrement décapité. Une vague d'horreur et de ressentiment parcourut le Royaume-Uni, dressé contre les *atrocités françaises,* et la guerre fut déclarée. Une escadrille anglaise vint infliger aux bébés de Calais le sort de ceux de Folkestone. Les Anglais n'eurent guère le temps d'en faire davantage.

On entrait en effet dans la deuxième période. Elle fut brève, et mit un point final à tous les espoirs. Espoirs qui pourtant n'étaient peut-être pas tous fous. On se mettait en effet à réfléchir, déjà les unités combattantes commençaient à fraterniser, et si… Mais à quoi bon parler de tout cela maintenant ? Déjà les forces de destruction étaient à l'œuvre. Déjà la formule de l'anéantissement du monde avait été conçue par le cerveau d'un démiurge du mal. On en parlait, on en avait parlé plusieurs fois à mots couverts. Dès avant les déclarations de guerre. C'était un Japonais. Il s'appelait Tokuko Hayashi. Son invention, ou plutôt ses inventions, car il y en avait deux, et elles se complétaient l'une l'autre…

Je viens d'être interrompu par un éblouissement. Il y a quelque chose de détraqué dans mon organisme. Les poumons, ou le cerveau ? Les deux, probablement. Mais cela n'a pas duré longtemps. Je viens de me retrouver devant mon papier.

Où en étais-je ? – Ah oui ! Tokuko Hayashi. Il avait inventé un gaz lourd, un isomère – je crois que c'est comme cela qu'on disait – du protoxyde d'azote…

Que j'ai mal aux tempes. J'écris dans un brouillard. Des ondes électriques et douloureuses parcourent mes os frontaux. En même temps, son gaz, il le fabriquait en quantités illimitées, en combinant l'oxygène et l'azote de l'air. En fait, il suffisait, avec son procédé, d'amorcer la réaction, et elle se poursuivait d'elle-même, à peu près indéfiniment. Le mélange oxygène-azote qui forme notre atmosphère se transformait tout à coup en un composé chimique irrespirable, qui possédait de plus la faculté étrange de contracter les muscles zygomatiques, c'est-à-dire de faire rire – ou du moins de donner au visage l'apparence du rire. C'est de cette façon que les hommes devaient mourir, pour ce que rire est le propre de l'homme.

Tout cela fut expliqué plusieurs fois dans les journaux et dans les revues, mais uniquement sous forme d'hypothèse fantastique. On se refusait à prendre la chose au sérieux. Mais le procédé de fabrication existait bel et bien. Si les Japonais ne s'en servirent pas tout de suite, ce ne fut probablement pas par scrupule humanitaire, mais par suite d'une entente avec l'Allemagne. La fameuse formule fut confiée dès le début des hostilités à un super-sous-marin allemand au rayon d'action presque illimité, le *Neu Breslau* (ainsi appelé en souvenir d'un glorieux sous-marin de la Première Guerre mondiale) commandé par un jeune ingénieur, Kurt von Rechbein. Il

emportait aussi le modèle réduit et les plans d'une torpille télémécanique ; à vrai dire, le bruit courait aussi que cette torpille était de l'invention de Rechbein et non de Hayashi.

Le voyage de retour du sous-marin, sur lequel on est réduit aux suppositions, dut être assez long. La vitesse en plongée était assez réduite. Mais ce qui suivit montre que, dès qu'il eut regagné son port d'attache, les deux états-majors, japonais et allemand, agirent suivant un plan soigneusement étudié et concerté. À date et à heure fixes, ils déclenchèrent le départ de plusieurs flottilles de torpilles aériennes télémécaniques. Arrivées à bout de course, les torpilles s'abattaient, s'ouvraient, et amorçaient la décomposition, ou plutôt la recomposition de l'atmosphère, sur une zone qui pouvait atteindre, pour chaque unité, des milliers de myriamètres carrés. Seules, de hautes chaînes de montagnes pouvaient interrompre ou limiter quelque peu leur action.

Deux groupes de flottilles partirent de Tokio, l'un vers l'Asie, l'autre vers l'Amérique. Berlin lança les siennes surtout vers les steppes russes, mais d'autres durent s'en aller, ou dériver, qui vers l'Angleterre, l'Irlande, le pôle, qui vers l'Afrique. Elles allaient lentement. Avant qu'elles fussent arrivées, alors que le bruit de leur départ circulait sur les ondes et dans les câbles comme une légende, une escadrille américaine les gagna de vitesse et détruisit entièrement Tokio et les principales villes du Japon par les procédés ordinaires. Tokuko Hayashi mourut avec ses compatriotes sans connaître le succès de son invention.

Sur ce qui se passa alors, je n'ai plus que de vagues aperçus et des conjectures. Les dernières nouvelles certaines concernaient l'immense continent asiatique. Dans les plaines chinoises et dans celles de l'Inde, l'atterrissage des torpilles fut aussitôt suivi de son plein effet. Sans savoir pourquoi, sans comprendre, les foules jaunes, dans les rizières torpides et le long des fleuves géants, sentirent tout à coup l'air qu'elles respiraient devenir étouffant. Leurs pommettes parurent tout à

coup plus saillantes, leurs yeux plus étroits et plus obliques, et leur masque mongol se crispa d'un rictus éternel. Les hommes jonchèrent les plaines comme des javelles fauchées, et les fourmilières des grandes villes furent des fourmilières mortes.

On ne peut que supposer que des phénomènes analogues se passèrent aux États-Unis. Toutes les communications furent brusquement interrompues. Le nouveau continent tout entier devint muet.

Avant qu'on ait eu le temps de faire quoi que ce soit, le fléau s'abattait sur l'Europe et l'Afrique. Par un choc en retour que les inventeurs de la chimie infernale auraient bien dû prévoir, la décomposition atmosphérique amorcée dans les steppes russes s'étendit aux plaines européennes, qui n'en sont que le prolongement. Allemagne, France, Espagne, Angleterre, virent leur air empoisonné par le gaz hilarant. Et partout, dans les vallées ou sur les sommets, dans les rues ou sur les routes, dans les villages et dans les métropoles, dans les champs ombreux ou sur les plages étincelantes, le visage crispé, les mains à la gorge pour tenter d'élargir le passage de l'air – d'un air qui n'existait plus – l'humanité mourut en ricanant.

En même temps, le phénomène s'accompagnait de troubles atmosphériques d'une violence inconnue dans l'histoire de l'homme. Le fameux gaz, en effet, n'avait pas la même densité que l'air. Il s'en suivait, partout où il se formait, ou commençait à se former, des compressions et des dépressions brusques dans les couches atmosphériques. Des vides soudains et immenses, des gouffres aériens gigantesques se creusaient avec brusquerie dans l'océan gazeux ; et les couches d'air encore existantes se précipitaient pour les combler avec la violence des laves jaillies d'un volcan, et avec tout le fracas d'une armée de volcans. Des cyclones d'une vitesse et d'une violence inouïes parcoururent tous les océans, déterminant des raz de marée égaux en ampleur à ceux des époques géologiques. Presque toutes les côtes durent être submergées, et certes, pas un seul vaisseau, si grand fût-il, ne pesa plus qu'un atome devant de pareilles tempêtes. Les îles furent sans doute entièrement lavées de leurs habitants. Mais, naturellement, je n'ai aucun moyen de savoir exactement ce qui se passa sur la plus grande partie du globe après la rupture des communications avec l'Amérique. Peut-être existe-t-il quelque part, en Australie, en Afrique, en Amérique du Sud – beaucoup plus près peut-être – que sais-je ? des débris de groupes humains qui s'efforcent, comme celui dont je fais partie, de prolonger dans la barbarie une existence misérable. Mais, où qu'ils soient, nous sommes séparés d'eux par des espaces désormais infranchissables.

Il me reste à expliquer par suite de quelle ironie cosmique j'ai survécu, seul en Europe, sans doute, avec un groupe d'enfants.

Maintenant que je dois ramener mon attention sur mon propre sort, ma pauvre tête à nouveau se trouble. Je sens trop bien que je suis seul. Seul ou fou ? Peu importe. N'est-ce pas la même chose ?

Ce village de Lozère, comment s'appelait-il donc ? Après tout, qu'importe ? Je m'en fous. Il y avait un hôtel convenable perché à flanc de montagne, au bord d'une route en corniche. On avait recommandé l'altitude à Charles, le cadet des deux frères. Il avait une pointe de tuberculose. L'endroit était excellent pour ces maladies-là, paraît-il. Il y avait sur le sommet de la crête, un peu plus haut que l'hôtel, un préventorium pour enfants, pas très peuplé à ce moment-là. Une trentaine de gosses, je crois. Peut-être davantage. Qui le saura jamais ? Ces enfants devaient jouer un rôle dans l'histoire. Vous verrez.

Le jour fameux, le jour de colère… où donc ai-je entendu ça, déjà ? Ça m'échappe. Le jour de colère devait être celui d'une excursion dans les grottes de la montagne, bien connues pour leur fraîcheur et leurs concrétions pittoresques. Tout s'était déroulé si rapidement, si à l'improviste, que beaucoup de gens continuaient placidement à avancer dans l'ornière de leur petite routine. Nous étions arrivés à *l'Ange gardien* (tiens, voilà que je me rappelle le nom de l'hôtel) juste au moment où les affaires tournaient mal en Orient, et la brusquerie des premières hostilités, l'incertitude générale, nous avaient dissuadés de former d'autres projets. Lord Clendennis n'avait pas répondu à mes lettres ni à mes télégrammes. Je suppose qu'ils furent interceptés par la censure. Mais peut-être le lord était-il absent, ou mort. J'aurais dû aussi recevoir un ordre de mobilisation, vu mon âge. Je ne reçus jamais rien. Tout était si fou, si stupidement fou… D'ailleurs tout cela a si peu, si peu d'importance, à présent. Et même alors. Vraiment, qu'importe un geste ou un autre, un endroit ou un autre… Peuh !

Alors, nous voilà partis en excursion. Nous n'étions pas seuls. Nous nous étions joints à une troupe d'une douzaine d'enfants du préventorium conduits par un guide, un garçon de quelque vingt ans, habillé comme l'étaient alors les boy-scouts. Je suis trop fatigué pour expliquer ce que c'était. Je vois encore ce grand garçon à lunettes, au visage maigre, au cou cordé sortant de son foulard rouge. Il menait les gosses militairement, aboyant vers eux des injonctions brèves. Il avait l'habitude de faire visiter les grottes, célèbres dans la région. Dès le début de notre séjour, nous avions formé le projet de nous joindre à une expédition de ce genre. Le jour était resplendissant. Nous étions partis de bonne heure pour éviter la chaleur, après avoir écouté distraitement en déjeunant un journal parlé, dont je ne me rappelle plus que la dernière phrase : *« L'Afrique ne répond plus. »* C'était assez tragique.

Mais on était déjà si bien habitué aux nouvelles tragiques, d'ailleurs souvent démenties le lendemain. Aucune idée, aucun soupçon que c'était pour cette matinée que la fin du monde était inscrite au programme. *Dies irae, dies illa*… on chantait ça, jadis, quand j'étais petit, je ne sais plus où… Peuh !

Alors nous voilà partis. Les enfants bavardaient gaiement ; les cailloux des sentiers de montagne roulaient sous leurs pieds, les herbes aromatiques des pentes parfumaient l'air. Nous marchions sur une sorte de crête, et des éperons et des contreforts couverts d'une végétation rase et rare s'étendaient à droite et à gauche. Après une heure ou deux passées à dévaler et à grimper, le chemin prit la forme d'un remblai qui se rapprochait obliquement d'une sorte de falaise à pic. C'était là, au flanc du roc, qu'était située l'entrée des grottes. Le talus qui supportait le chemin d'accès était en grande partie artificiel. Les premiers explorateurs de ces caves naturelles avaient dû contourner la falaise et se laisser descendre avec des cordes jusqu'à l'ouverture. Charles et Ratbert s'étaient mêlés aux autres enfants, parmi lesquels il y avait une fillette, et bavardaient joyeusement. Je marchais en arrière, seul avec mes pensées, n'ayant que peu de goût pour la conversation du guide. D'ailleurs, je ne pensais pas à la guerre. Je pensais à Biarritz, à Elena Bubulco, que j'espérais retrouver en décembre… Pitié ! Où est-elle, Elena ? Ce n'est plus qu'un nom, des syllabes que seul je sais prononcer et qui disparaîtront avec moi. Et Biarritz ? La mer gronde peut-être à des centaines de mètres au-dessus des ruines du casino.

La bande joyeuse s'engagea dans la grotte où l'on devait faire un pique-nique avant de prendre le chemin du retour. Bien qu'elle eût été aménagée, cette caverne, cette série de cavernes, plutôt, n'avait pas de gardien permanent, comme beaucoup de grottes célèbres. Je restai le dernier debout à l'entrée, et, considérant l'horizon, il me sembla apercevoir un point noir, au-dessus des dernières croupes qui bornaient la

vue dans la direction du sud et de la mer.

Un point noir qui grossissait, moutonnait, prenait la semblance d'un bouchon d'ouate taché d'encre.

– Je crois qu'il va y avoir un orage, dis-je au guide d'un ton indifférent en rentrant dans la grotte.

– C'est possible, répondit-il avec le calme d'un homme qui a tout prévu. Mais nous sommes à l'abri, et les orages par ici ne durent pas longtemps.

La grotte – la série de grottes – n'offrait rien de bien original pour qui connaît des abîmes plus fameux. Mais qui les connaît maintenant ? Je les ai peut-être rêvés. J'ai peut-être rêvé aussi ces trois ou quatre cavernes inégales, les deux premières toutes petites et quelconques, moitié trou moitié hangar, au plafond crevassé. On y voyait encore assez clair. La troisième, beaucoup plus vaste, ne se laissait apercevoir qu'à la clarté des lampes électriques. Ainsi vue, sous l'éclairage flottant de ces lueurs indécises, elle paraissait beaucoup plus vaste qu'elle n'était. Il y avait aussi des bosses luisantes au plafond ; des commencements de stalactites. Et à droite, une fissure, placée là comme un placard, qui semble donner accès à une grotte plus petite. Mais l'a-t-on visitée ? Et, de l'autre côté, une espèce de goulet qui dévale en pente raide, au bas de laquelle on perçoit un gargouillis. Un fleuve souterrain à ce qu'il paraît. On ne l'a jamais exploré.

La visite bien vite achevée, les enfants réclament leur déjeuner. Je me souviens qu'une discussion s'engagea pour savoir s'il valait mieux déjeuner là, aux lumières, ou revenir à l'air libre. Un peu fatigué, je m'étais assis par terre aux abords du goulet, bercé par le bourdonnement souterrain du fleuve caché. Je m'abandonnais à un rêve éveillé, me complaisant à m'imaginer homme des cavernes dans ce décor. Là, accroupi près d'un feu, sucer des os à moelle, ou m'en composer un cosmétique avec du noir de fumée, pour me couvrir de dessins barbares, ou en tatouer la peau grasse de ma bien-aimée primitive… Il semble qu'un démiurge ironique m'ait entendu rêver ce rêve. Un fracas formidable me redressa soudain, abasourdi.

Un trou dans le fracas, rempli d'abord par le glapissement des gosses, où domine le cri suraigu de la petite fille. Le guide, qui vient de poser à terre son sac à vivres, reste figé, à demi courbé, la tête penchée vers la sortie.

Je lui crie :

– Qu’est-ce qu’il y a ? Un orage ?

Des séries de détonations se font entendre, à la fois sèches et effroyables. Mais certains orages d’été, dans le midi, ont des coups de tonnerre semblables. Je répète :

– Un orage ?

Le guide secoue la tête et se secoue.

– Bombardement, plutôt. Je vais voir.

Il se précipite vers les premières grottes et vers l’entrée. Les enfants affolés se groupent en grappe autour de moi. Une seule torche électrique gît par terre et diffuse une clarté vague dans laquelle s’agitent des ombres. Le bruit, un instant affaibli, redevient formidable. Roulements, grondements, éclatements, s’entassent colossalement les uns sur les autres, et l’on ne sait plus si l’on entend vraiment. Soudain, dans le cône vague émané de la torche, le guide reparaît. Il trébuche, son feutre beige à jugulaire flotte dans son dos, et il se tient la gorge à deux mains. Il passe tout près de moi et continue sa fuite – car c’est une fuite – sans que j’aie le temps de comprendre. Le voilà dans l’ouverture du goulet.

Et le goulet l’absorbe. On n’entend même pas le bruit de sa chute. Je ne saurai jamais jusqu’où aura roulé son corps.

Me voilà seul avec une poignée d’enfants tuberculeux dans un monde détruit.

DEUXIÈME PARTIE

Combien de temps suis-je resté bloqué dans cette caverne avec les enfants affolés ? Deux jours, ou deux semaines ? Il n’y avait plus de jours ni de nuits ; une obscurité constante ; aucun moyen de mesurer le temps. La faim même et son retour périodique nous faisaient défaut. L’atmosphère confinée de la caverne et l’horreur de la situation nous coupaient sans doute l’appétit. Tout ce que je sais, c’est que cette période m’apparaît maintenant comme un interminable cauchemar. Les enfants rassemblés en grappe non loin du goulet, où l’air était plus pur, n’avaient pas le courage de crier.

Je ne sais à partir de quel moment filtra une vague clarté, ou si mes yeux s’étaient accoutumés à la pénombre. On ne distinguait tout au plus que de vagues formes, des masses, des ensembles. Je suis resté accroupi, mes mains crispées sur mes jambes, au-dessous des genoux, sans bouger, jusqu’à me sentir pétrifié. Parfois c’était comme d’invisibles fumées traversant l’atmosphère de la grotte. J’avais des nausées. Des enfants vomirent. Le fracas du dehors avait atteint de telles proportions qu’il échappait aux prises de l’esprit assommé et des sens émoussés. Par intermittences, pourtant, des variations brusques l’imposaient de nouveau à l’attention. C’était vraiment un bruit de fin du monde. On sentait, non seulement par l’oreille, mais par la vibration de toutes les fibres du corps, le ciel se précipiter vers la mer, et la mer escalader le ciel. Et puis des détonations brisantes et fracassantes, comme si vraiment, dans les hautes couches, aux altitudes dernières, les voûtes de cristal effondrées et pulvérisées, les vastes cataractes des gaz brusquement condensés se précipitaient avec une force irrésistible à travers la coquille du monde.

Je ne sais au bout de combien de temps je me retrouvai couché sur le côté. Avais-je perdu connaissance ? C'est possible. Ou bien la fatigue avait-elle détendu mes réflexes ? Que sais-je ?

Je me sentais indiciblement las. Respirer seulement me coûtait des efforts surhumains. Ouvrir les yeux exigeait un acte de volonté dans toute la force du terme. Je les ouvris cependant. Et j'eus ma première surprise. Une faible clarté filtrait du côté de l'ouverture des trois cavernes.

Avec la sensation d'avoir des entorses et des foulures à toutes les articulations, je me levai et parcourus l'espace – une trentaine de mètres – qui me séparait de cet orifice. On aurait dit qu'un rideau jaunâtre et mouvant, avec des striures grises, était suspendu devant notre alcôve de pierre. Je n'osais trop m'approcher. Mais, vraiment, à travers ce rideau filtrait quelque chose qui ressemblait au jour. Au jour sale qu'on perçoit à travers le brouillard londonien, la soupe aux pois, mais enfin, le jour. Des grondements de tonnerre formidables me parvenaient encore à travers ce brouillard, mais qui n'étaient plus, indiscutablement, que des grondements de tonnerre.

Je trouvai la force de revenir d'un pas presque ferme vers le fond de la caverne. Le jour se précisait et mes yeux si longtemps faits à l'obscurité discernaient mieux les choses. J'éprouvai soudain une grande faiblesse et quelque chose qui ressemblait à la faim. Je songeai au sac du guide que je retrouvai aisément près du goulet. Je le débouclai et y trouvait plusieurs boîtes de conserves, des biscuits, du thon et du chocolat. Il y avait aussi un flacon de je ne sais quel liquide à base de coca, une bouteille thermos pleine de thé encore tiède, et, heureusement, un bidon quadrangulaire plein d'eau accroché au flanc du sac.

J'ouvris une boîte de thon, mais les enfants n'en voulurent pas. Ils n'acceptèrent que du chocolat. Plusieurs, au reste, en avaient déjà dans leurs poches et se mirent à le manger quand ils virent manger les autres, par esprit d'imitation plus que par appétit, semblait-il. Les provisions furent à peine entamées cette fois-là. Je mangeai seul la boîte de thon et bus trois ou quatre fois du thé dans la petite timbale qui coiffait la bouteille thermos. Les enfants eux aussi demandèrent à boire. Plus de la moitié du liquide y passa.

Des heures s'écoulent. Je n'ose trop m'approcher du rideau de vapeurs de l'entrée. L'obscurité se fait à nouveau. Les enfants redemandent à manger et à boire et puis s'endorment. Il ne reste plus de liquide, que la valeur de trois timbales. Après un petit sursaut d'espoir, je suis maintenant plus accablé qu'à mon réveil, si je puis appeler cela mon réveil, parce que plus conscient. Je ne puis dormir. Quelles heures interminables, avec le corps labouré de crampes et de contractures pénibles, l'esprit à la torture.

Quelle nuit !

Je crois en effet que ce fut une vraie nuit, puisque, après elle, l'alternance de l'obscurité et de la lumière redevint régulière.

Au matin, dans la grotte, il fit presque entièrement jour. Je contemplai les enfants amoncelés les uns sur les autres, en vrac, sur le rocher rugueux. J'essayai de démêler leurs physionomies. Et alors, pour la première fois, je m'aperçus qu'un de mes élèves, l'aîné, avait disparu.

Je n'ai plus jamais revu Ratbert Fungo. Nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

C’est ce jour-là, le premier vrai *jour* après la catastrophe, que je commençai à me rendre vraiment compte de ce qui se passait. Ou bien… c’est ce jour-là que je devins tout à fait fou.

Laissez-moi donc expliquer maintenant ce qui est, ou bien le détail de ma folie, ou bien la série d’événements extraordinaires dont il plut à un destin cruel de me faire le seul témoin conscient.

C’est alors que j’entrevis la vérité, qui m’est apparue de plus en plus clairement depuis, et dans toute son horreur, mais que pourtant je n’embrasserai jamais dans son entier ni dans tous ses détails. Le désastre est trop vaste pour un pauvre cerveau d’homme. Pourtant l’odeur des fumées qui flottaient aux abords de l’entrée de la première caverne, le rictus que je me souvenais d’avoir vu gravé sur le visage du guide, me rappelèrent l’histoire de Tokuko Hayashi, lue peu de temps auparavant dans un journal. J’essayai de me représenter ce qui s’était passé. Nul doute pour moi que le fracas épouvantable qui nous avait assourdis ne vînt surtout de conflagrations atmosphériques. Dans ces réactions mutuelles entre masses gazeuses où toute l’atmosphère terrestre servait d’éprouvette, il s’était formé des tourbillons d’une ampleur inconnue. Quelque chose comme des cyclones et des anticyclones géants, avec des zones de calme, comme dans les vrais cyclones. Nos grottes se trouvaient sans doute dans une de ces zones. Ou bien la violence des courants qui s’étaient formés dans cette région particulière avait fait comme un rideau isolant à l’entrée des cavernes. Que sais-je ? En tout cas, la triple bulle d’air incluse en la falaise était restée intacte.

Le phénomène commençait déjà à perdre de sa violence. Je pus explorer les abords immédiats de notre asile, notablement dégagés. Des rouleaux de nuages noirâtres bouchaient l’horizon, et d’autres, plus petits, s’accrochaient aux flancs de

la falaise rocheuse comme des ours grimpeurs, des ours floconneux et gigantesques.

Je rentrai bien vite. Le danger n'était sans doute pas écarté. Je fus accueilli par un concert de pleurnicheries. Les enfants réclamaient à boire. Il restait encore des biscuits et du chocolat en assez grande quantité, mais plus de liquide. Ils avaient tout bu. Moi-même j'éprouvais une soif intense. Que faire ? M'aventurer au dehors à la recherche d'eau ? Je n'irais pas loin. Il y avait des buissons de nuages noirs partout. D'ailleurs, je ne connaissais aucune source dans le voisinage. Et s'il y en avait une, ses eaux n'auraient-elles pas été empoisonnées par la catastrophe ?

Le front en sueur, j'arpente fébrilement la grotte, poursuivi par les criailleries insupportables des gosses. Je heurte du pied le sac du guide. Je l'examinai une fois de plus. Plus rien à boire ; mais sur l'un des côtés, un paquet de cordes. Cet imbécile s'était pris pour un alpiniste. Mais cela pouvait servir. De vagues réminiscences de récits d'aventure flottaient dans ma tête comme les nuages noirs qui flottaient au dehors. Je déroule les cordes, je cherche une saillie où les accrocher. Il y en avait, mais, partout, pas assez de prise. Ça glissait ça se défaisait. En désespoir de cause, j'enroule un tour de corde autour d'un gros rocher d'un poids supérieur au mien. Car faire tenir la corde par ces imbéciles de gosses… Ils m'auraient lâché, oui ! J'enlève ma veste, et saisis la corde. Serait-elle assez longue ? Le bruit du fleuve souterrain semblait tout proche. J'avais mis dans ma poche la bouteille thermos, suspendu à mon cou le bidon plat.

La pente n'était pas très raide, mais au bout de deux mètres, se faisait glaiseuse et glissante. Je m'écorchai les genoux, me heurtai la tête à une paroi, récoltai une bosse. L'obscurité se fit plus épaisse. Je me laissais glisser à tâtons le long de la corde, freinant des genoux sur le roc, avec des haltes fréquentes pour explorer les alentours immédiats avec mes mains. Quelque chose s'envola. Chauve-souris ? J'avais la nausée et songeai à remonter. Mais la soif ? Le bruit du fleuve ne se faisait-il pas déjà plus distinct ?

En réalité, j'avais des bourdonnements d'oreille et n'entendais pas grand'chose. Mais par chance, le fleuve n'était vraiment pas loin : quinze ou vingt mètres de profondeur, tout au plus. Je sentis sa présence à mes pieds mouillés avant de le voir. Je lâchai imprudemment la corde et me trouvai assis dans l'eau. Heureusement, elle était peu profonde. Un ruisseau, sur des cailloux. Ce bain me fit plutôt du bien. Je remplis la bouteille thermos, puis je bus coup sur coup cinq ou six gobelets. Oh, la fraîcheur de boire, la fraîcheur de cette eau souterraine ! Sur le moment, je la trouvai aussi bonne que n'importe quel cocktail. Depuis longtemps, maintenant, je la trouve amère, car elle me rappelle, à chaque gorgée, que je ne boirai plus jamais de cocktails.

L'ascension du retour fut pénible, moins pénible pourtant que je ne le redoutais. Quand je reparus dans la caverne, où il faisait presque clair par comparaison, je vis les insupportables enfants se précipiter vers moi comme un paquet de loups affamés en piaulant : À boire ! À boire !

Écorché, boueux et sanglant, j'étais d'assez mauvaise humeur. La petite fille était au premier rang et hurlait sur un mode plus aigu que les autres. Je lui décochai une paire de claques qui la fit reculer et éloignai les autres à coups de pied. Ensuite, je remplis le gobelet et les fis boire un par un, avec

discipline, un seul gobelet à la fois. Le tour de la fille venu, elle s'accotait en geignant à la paroi rocheuse, se tenant la joue. J'avais tapé de toutes mes forces. Je lui tendis sans mot dire le gobelet plein. Elle fit un signe négatif. Sans hésiter, je vidai moi-même la timbale. Le temps n'était plus aux douceurs. Je ne réfléchissais que par brefs éclairs, à l'époque, mais je vois, maintenant, que dès ce temps-là nous étions redevenus des barbares. La fille resta jusqu'au soir à geindre avant de daigner accepter à boire. Quelle sale race de femelles sortira de ce ventre-là !

Il ne me reste plus grand'chose à dire pour expliquer l'état où j'en suis venu. Il ne me reste plus guère qu'à décrire cet état – cet état de choses et cet état de gens, tout cela qui m'entoure. Je viens de me mettre à rire tout haut.

Ah, ah, ah ! C'est vraiment drôle ! J'allais écrire le mot de civilisation pour définir la vie de ce petit groupe d'humains qui représente sans doute, à l'heure actuelle, toute l'humanité. Cette poignée de galopins, ignares, ahuris, vicieux, superstitieux et peureux ! Ça, une civilisation ? Non, j'aime mieux croire que je suis fou.

D'abord, je ne sais plus trop bien comment tout ça est venu. J'ai perdu le compte des jours. Je n'ai pas de calendrier, comme les Robinsons. Tous les Robinsons savaient qu'il existait d'autres hommes quelque part. Moi…

Les premiers jours c'était la faim la préoccupation dominante. Pour la soif, je suis redescendu plusieurs fois dans le goulet. Au fond, ce n'était pas sorcier. Après, on a trouvé de l'eau dehors. Mais à manger ? Leur frousse passée, ils se sont mis à dévorer comme des goinfres. Plus de biscuits ni de chocolat. J'avais une boîte d'allumettes, bien vite usées, et sept cigarettes. Il m'en reste encore une. Je la garde pour le moment où…

Très tôt, les abords des grottes dégagés de vapeurs, nous avons trouvé des branches et des plantes aromatiques. Je les ai dressés à entretenir le feu. Ils ont vite su faire ça. Les nuits dans ces grottes sont singulièrement fraîches. Mais, pour commencer, rien à faire cuire sur le feu. Nous avons jeûné je ne sais combien de temps. Un jour, un gosse m'a rapporté une taupe, qu'il venait d'étrangler. Je l'ai fait cuire. On en a trouvé ensuite toute une colonie dans un champ ; elles ont, dans leurs caves, échappé à la destruction. Le lendemain, un autre gosse m'apporta un serpent, une grosse couleuvre, la tête écrasée à

coups de pierre. Je refusai de m'en occuper. Mais, sous l'aiguillon de la faim, ils l'ont dépouillée et grillée eux-mêmes. Depuis, les serpents de toute nature sont devenus le principal gibier de l'humanité nouvelle. C'est l'espèce qui a le mieux résisté à la destruction (les serpents, veux-je dire). On en trouve partout. Mais il y a sans doute d'autres espèces animales qui ont survécu. Beaucoup de plantes semblent n'avoir pas souffert, quoiqu'il y ait beaucoup d'arbres qui pourrissent sur pied.

Après avoir constitué une provision de taupes grillées, car je n'ai jamais pu m'accoutumer aux serpents, je repris assez de courage pour faire une exploration. Seul. Pour ce qui m'attendait peut-être, je ne voulais pas avoir la marmaille à mes trousses.

D'abord, ce fut facile. Les sentiers de montagne n'avaient pas beaucoup changé. Les mêmes croupes pelées ou couvertes de vagues herbes aromatiques. Mais en arrivant en vue de la vallée de l'autre côté de laquelle se trouvaient jadis hôtel et préventorium, je suis arrêté. Une eau jaune, boueuse et vaseuse vient lécher mes pieds au détour du sentier. Elle ondule tranquillement, cette eau sale, jusqu'à la montagne d'en face, vers la droite, et, sur la gauche, s'étend à perte de vue.

J'en ai goûté, de cette eau. Amère, puante et détestable. Est-ce la mer qui est venue jusque là ? Ou bien un lac formé par les fleuves détournés, ou par les pluies diluviennes, et salé par les minéraux vomis par la montagne ? Que sais-je ? Et qu'importe ?

Mais d'après ce bouleversement, je mesure ce qui a pu s'accomplir ailleurs. Je ne reverrai plus jamais mon univers. Je crois que c'est cette fois-là que j'en ai eu vraiment la certitude. La peau de l'orange terrestre a pelé, sué, exsudé, s'est fendillée. Tout est changé.

C'est alors que je me sens prisonnier. Je crois que, jusque-là, j'avais eu vaguement l'idée de derrière la tête d'entreprendre un voyage d'exploration, à la recherche d'autres hommes… de rescapés. Ou tout au moins d'épaves, de débris utiles. Parfois, je me demandais s'il n'y avait pas encore des villes.

Les villes, ma vie, à moi, civilisé. Pas la peine. Elles sont

toutes mortes, c’est sûr, maintenant. À quoi bon partir à la recherche de leurs cadavres, dans un monde plein de dangers tout neufs. Avec mes souliers qui fichent le camp, et plus de cordonnier nulle part.

Des villes ! Elles sont devenues ce que sont devenus hôtel et préventorium, dont les ruines s’envasent là-bas sous l’eau jaune. Pourtant, il y a quelque chose qui émerge, quelque chose comme le tronçon d’une tour. J’ai vu ce que c’était. Plus tard, je ne sais quand, j’ai réussi à faire le tour du lac, par la gauche. Cette soi-disant tour, c’était le château d’eau du préventorium, un cylindre de ciment monté sur trois pattes et resté intact. La seule chose restée intacte dans cette invasion de l’eau est un château d’eau. Et encore plein d’eau. Elle était même restée potable. Nous en avons bu. Mais, bien avant, nous avons découvert, de l’autre côté, une petite rivière où l’on pouvait boire. Il y a longtemps que je ne descends plus dans la rivière souterraine où pourrit peut-être le cadavre du guide. Ou bien, il ne pourrit pas, il se pétrifie. Les restes de ce crétin serviront plus tard à déterminer les caractères typiques de l’homme préhistorique des trois cavernes. Ha, ha, ha ! Ils en diront des idioties là-dessus !

Ils ! Qui ça, ils ? S’il y a des *ils* ce seront les descendants de ces morveux qui ont survécu avec moi. Eh bien, s’ils ressemblent à leurs ancêtres, ce sera drôle !

Il est temps que je parle de cette société qui s’ébauche autour de moi, et où je serai toujours – où je préfère être – jusqu’à ma mort, un étranger.

Ces moutards, je m’en suis désintéressé longtemps, me contentant de satisfaire comme je pouvais, péniblement, aux besoins de ma vie animale, et, pour le reste, ruminant interminablement mon désespoir.

Je ne m’étais même pas préoccupé de savoir combien ils étaient, ni leur âge, ni leur nom. Quand je dus m’en occuper de plus en plus souvent, par nécessité, par la force des choses, leur groupe s’était déjà tassé, et une espèce de société s’était déjà formée. Il y a là maintenant, à côté de moi, une petite tribu de sauvages qui m’est étrangère, presque hostile. Ils me tueront sans doute, un de ces jours. Pour le moment, je suis encore le plus fort. Aucun d’eux n’est encore vraiment adulte.

En attendant, dans ce monde dément qui m’entoure, je me suis mis à étudier ces dégénérés comme on étudierait une colonie de fourmis.

Vraiment, ce ne sont plus des hommes, ni des fils d’homme. Pour tâcher de les comprendre, il me faut faire un effort, un effort considérable. Ils se sont fait à mon insu, quoique à mes côtés, tandis que je macérais dans mon découragement, un langage à eux, une explication du monde à eux, des habitudes, un genre de vie à eux. Quand je m’en suis aperçu, il était trop tard. – Et puis, trop tard, trop tard… Trop tard pour quoi faire ? Pour les éduquer, les rattacher à l’ancienne civilisation ? Est-ce que j’en aurais été capable, si je m’en étais soucié ? Et est-ce que je m’en soucie ?

Ma civilisation – l'ancienne, veux-je dire – j'en vivais, j'en usais, j'en profitais sans la connaître. Je prenais le train, et je savais trouver le guichet où il fallait aller pour prendre mon billet, mais c'est tout ce que je savais. Je serais bien incapable de construire une locomotive, ni de dire au juste comment elle fonctionne, ni même d'en conduire une, si par hasard j'en retrouvais une en état de marche. Idem pour l'auto, quoique je sache conduire, il est vrai ; mais je serais incapable d'effectuer la réparation la plus élémentaire. Les hommes de mon temps poussaient des leviers et tournaient des commutateurs, mais ne savaient rien de ce qu'il y avait au bout des leviers ou derrière les commutateurs. Maintenant, toute la machinerie a sauté en l'air. Anéanties, les machines. Et l'homme de l'âge des machines est tout ce qu'il y a de plus ignorant des machines. Est-ce moi qui pourrais reconstituer la plus simple des mécaniques qui faisaient jadis marcher ma civilisation ? Non, quoique j'aie su scander des vers de Virgile et traduit Shakespeare en vers français… Moi… moi, Gérard Dumaurier… Que suis-je ?

Voici le recensement de la population du globe. Je veux dire des enfants, déjà grands, qui sont, à ma connaissance, les seuls représentants de l'espèce anthropoïde sur la planète. Je vais donner les noms qu'ils se donnent, avec leurs vrais noms ; je veux dire les noms qu'ils avaient dans l'ère antédiluvienne ; et j'indiquerai le peu que je sais d'eux et de leurs origines. Ils ont en effet déformé leurs noms, comme tout le reste. D'une manière générale, leur langage est fortement nasalisé, simplifié aussi, et tient du charabia enfantin. Il semble que l'atmosphère actuelle ne soit plus tout à fait la même qu'autrefois. J'en ai vaguement conscience moi-même en respirant. Il doit rester des traces de gaz. Ou bien, le rapport des gaz composants a changé. Peut-être les membranes du nez et de la gorge en ont été affectées. En tout cas, c'est un fait, l'humanité nouvelle tout entière parle fortement du nez.

Je donnerai tout à l'heure des échantillons de ce langage. Pour le moment, voici la liste nominative de la population terrestre à ce jour, avec les quelques faits que j'ai pu recueillir sur chaque individu :

Tchaon. – C'est mon élève, le seul survivant des deux frères. Autrement dit, son nom complet ancien style serait Charles Fungo, lord Clendennis. Un gamin au visage assez fin, mais toujours somnolent, trop grand, débile et pâle, un navet monté sur pattes.

Manibal. – Manibal, c'est Meunier Paul, le plus âgé des rescapés du préventorium, et par conséquent le plus fort et le plus développé de la troupe, et qui par suite fait figure de cacique. Un brun bronzé assez quelconque, tient à la fois du costaud de village et du fils de chef pahouin. En réalité, ils prononcent : Man-nibal, la première syllabe étant très nettement nasale. Ce Manibal, assez peu touché par la maladie, et peut-être tout à fait guéri maintenant, jouera un

grand rôle. Il me faudra en reparler, quoiqu'il me soit antipathique au plus haut point. Mais voici, rapidement, les noms des autres gosses, la plupart n'ayant guère de personnalité :

Tsitroen. – Il s'appelait Cyprien je ne sais plus quoi. Tsitroen représente l'amalgame de son prénom et de l'une des syllabes du nom que j'ai oublié. Idiot, rusé, faux, courtisan secrètement envieux de Manibal, comme presque tous ceux qui suivent.

Pantin. – Individu quelconque blondasse et peu loquace. Je n'ai jamais su son nom ancien, ou l'ai oublié. Mais ce n'était sûrement pas Pantin. Quelque chose de très différent.

Bidonvin. – Bidonvin représente : *Bidoux Albert.* Par quel mystère phonétique ? Je l'ignore. Individu hilare et idiot. Rit toujours sans raison. Inoffensif.

Lanroubin. – Ex-Leroux Robert, grosse tête, roux foncé, taches de son, regard vide ou faux, yeux pâles. Taciturne et renfermé. Ou bien c'est une brute féroce, ou bien il est plus intelligent que les autres. Probablement une brute féroce.

Bredindin. – Alias Albert Dedieu. Petit méridional pyrénéen, noir de cheveux, noir de peau, agile de corps et d'esprit, pleure, rit, chante parfois. Sociable, mais guère plus conscient qu'un lapin noir, dont il a les allures.

Embrion Sanlatin. – Ce personnage au nom plus long que les autres fut autrefois un petit espagnol : Célestin Embrollon. Carré, trapu, taciturne, en état d'hostilité sourde avec Manibal, mais ne valant guère mieux. Il savait très peu de français. Je parlerai de son influence sur le nouveau langage terrestre.

Et enfin, la seule femelle du groupe :

Ilayne, autrement dit : Hélène, fille du concierge du préventorium. Elle ne comptait donc pas parmi les malades. Elle devait avoir huit ou neuf ans à la fin de l'ère européenne.

Sa situation de femelle unique lui confère une importance qui me forcera à en parler longuement.

Et c'est tout.

La mention de ces noms et de leurs formes me force à revenir sur la question du langage. L'humanité nouvelle se compose de neuf enfants sur lesquels il y a un espagnol et un anglais. Quelques uns des autres n'avaient qu'une connaissance imparfaite du français, ou étaient habitués à parler, pendant des périodes plus ou moins longues, une variété du dialecte languedocien. De plus, sous l'influence de leur vie nouvelle, le cercle de leurs préoccupations s'est rétréci, leur vocabulaire s'est appauvri ; leurs organes vocaux ont aussi changé. Ainsi, ils ont fini par se forger une langue à eux, dont leurs noms nouveaux peuvent donner une idée, et dont il serait impossible de voir les rapports avec le français, si l'on n'en était averti. Elle serait sûrement incompréhensible pour n'importe quel homme de l'ère européenne. Moi-même, qui ai assisté à sa formation, j'ai souvent peine à la comprendre, et je ne la parle pas.

Mais ils se comprennent entre eux, et ne cessent de travailler leur langue de mille manières.

Mais assez sur la linguistique. Le temps coule. Le temps s'enfuit. J'écris ceci par pièces et morceaux, avec des intervalles que je ne mesure pas, sur un carnet à couverture de toile cirée qui était dans le sac du guide. Je ne sais pas du tout combien de temps s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai écrit. Peut-être des mois, peut-être des années. Il me semble que je suis resté longtemps dans une période de demi-inconscience, à errer çà et là. Nous sommes tous avec le torse nu et quelques haillons autour des reins. Combien de temps nous sépare de la catastrophe ? Des années, sûrement. Quand j'essaie de bien concentrer ma pensée, il me semble qu'il y a quatre ou cinq ans. J'ai encore conscience du retour des saisons, bien que le climat soit très doux, ici, plus doux qu'il n'était avant… Mais je ne compte même pas les hivers. À quoi bon ?

Les enfants se suffisent à eux-mêmes, depuis longtemps. Ilayne entretient le feu dans la grotte. Ils ont élaboré un système à eux pour le faire couver et le rallumer. Un système idiot. Il s'agit de mettre des bâtons d'une certaine longueur dans un certain ordre, suivant certaines figures géométriques, et de les combiner avec des braises. Ils sont persuadés que s'ils omettaient un seul de leurs rites absurdes, le feu ne se rallumerait pas.

Aussi, ils ont trouvé un champ de fèves, je ne sais où. Mais comme ils s'en sont donné une indigestion, ils ont décrété que la fève était un poison. Mais ils n'appellent pas ça poison. Les fèves, toutes les fèves, appartiennent à *Quinzinzinzili,* et il se venge en vous donnant la colique, si on lui vole sa nourriture. Dieu qu'ils sont bêtes ! Effroyablement bêtes ! Désespérément abrutis ! Que sortira-t-il d'eux ? Vaudrait-il pas mieux qu'une nouvelle catastrophe arrive et balaye cette insignifiante vermine ? Dans une biosphère nettoyée d'humanité, il y aurait peut-être plus d'espoir. Naturellement, je me moque de leurs

idioties, et je mange des fèves tant que je veux. L'eau du lac m'a donné un peu de sel, au commencement. Maintenant elle en donne moins. Comme ils voient que je n'ai pas la colique, ils ont pour moi un certain respect. Mais ils se méfient. Ils sont persuadés qu'avec *Quinzinzinzili, Boudi-Hou-Pat' Not',* il ne faut pas faite le malin. Il est toujours le plus fort. Il m'aura un de ces jours, Quinzinzinzili ! Je suis condamné. Le *Boudi-Hou* s'apprête à me tuer. Ha, ha, ha ! Quelle farce !

Et puis, après tout, peut-être bien qu'ils ont raison, en un sens. Je suis condamné, c'est vrai.

Et eux aussi.

Mais je crois bien que je n'ai pas encore expliqué ce que c'était que *Quinzinzinzili.*

Ça, c'est le résultat du catéchisme. Plusieurs d'entre eux, Manibal et Tsitroen, surtout, ont été au catéchisme. Je crois même que Manibal a été enfant de chœur, et peut-être aussi Pantin. Ils avaient appris des prières ; ils avaient vu leurs vieilles bonnes femmes de grand-mères s'agenouiller et prier, principalement dans les temps de détresse et de crainte. Et si jamais il y eut des temps de détresse et de crainte, en effet…

Alors, ils appliquent ce qu'ils ont vu faire ; ils s'agenouillent ensemble, à intervalles irréguliers, et ils récitent ensemble ce qu'ils savent. Mais leur savoir ainsi mis en commun s'est amalgamé et déformé et les mots des prières ont subi le sort de tous les autres mots. Il en est résulté une espèce d'incantation qui est maintenant à peu près figée, et qui restera sans doute immuable. Elle se transmettra telle quelle aux âges futurs. Que de fois je l'ai entendue, psalmodiée par cette demi-douzaine d'enfants sauvages accroupis autour du feu au fond de la caverne. Elle s'est implantée dans ma tête, cette psalmodie idiote, enfantine et barbare, et, malgré moi, parfois, je me surprends à en murmurer des motifs : *Boudi-Hou Pat' Not' ! Quinzinzinzili !*

Quelle farce !

Mais je la sais par cœur. Autant la donner ici. C'est un document. Historique. Ou préhistorique ? – Peuh ! – Enfin, la voilà. Ça donnera une idée du langage, car je fournirai la traduction.

LA PRIÈRE À BOUDI-HOU

Boudi-Hou Pat' Not' !

Quinzinzinzili !

Do pain conyenyen,

Ramainlamanman !

Ramainlibonbon,

Elicadjoulain,

Elibenzonton,

Lizontonkiroul,

Elifunkichouf,

Etouçakinbon !

Ramainlamanman !

Quinzinzinzili !

Ce qui veut dire :

Bon Dieu, Pater Noster,
Qui es in cœlis,
Donne-nous notre pain quotidien.
Ramène les mamans,
Ramène les bonbons,
Et les cadeaux du jour de l'an,
Et les belles autos,
Les autos qui roulent,
Et le feu qui chauffe,
Et tout ça qu'est bon !
Ramène les mamans,
Qui es in cœlis !

En dehors de la traduction, cette prière exigerait beaucoup d'explications. Pour beaucoup de mots, presque tous, peut-être, ma traduction et une étymologie beaucoup plus qu'une traduction. Par exemple : *les autos qui roulent.* Ils ne savent

plus du tout ce que c'est qu'une auto, ni même une roue. Les deux versets où le vestige de ce mot a été incorporé ont perdu toute signification ; ce sont des mots magiques, mystiques ; ils évoquent quelque chose de magnifique et de terrible, mais en même temps d'inconnu et d'inconnaissable.

Même remarque pour *Quinzinzinzili.* Il est douteux que les mots latins aient jamais eu aucun sens pour eux, à n'importe quelle époque de leur vie. *Qui es in cœlis,* c'était une série de mots incantatoires, et rien de plus. Maintenant, c'est un nom propre. C'est le nom de leur dieu. Un dieu bizarre et enfantin. Il est à la fois le père Fouettard et le Père-Noël, de qui on attend tous les bienfaits, mais à qui on attribue aussi tous les malheurs qui vous viennent. En somme, après tout, pas très différent de Jéhovah. La religion est sans doute ce qui a le mieux résisté à la catastrophe.

Cette prière-incantation, ils la récitent en chœur presque tous les jours. C'est devenu un rite. Ça se passe généralement le soir autour du feu, ravivé pour la circonstance. La tombée du jour augmente toujours chez eux une terreur devenue chronique. La prière est comme un calmant pour leurs nerfs. Accroupis autour de la flamme irrégulière des brandes, ils balancent en cadence leurs torses graisseux où se marquent en traînées les traces de toutes les souillures de leurs doigts. Leurs figures aussi sont tatouées de crasse et leurs yeux luisent d'un feu barbare aux reflets dansants de la flambée. Quelquefois, ils mangent en même temps : *Do pain conyenyen !* Mais où sont les miches d'antan ? Où sont les boulangers ? Tous les boulangers sont morts, les moulins sont devenus des vestiges préhistoriques, et il n'y aura plus jamais de pain. Leur pain quotidien ! Pauvres gourdes !

Que leur dire, que leur expliquer ? Je reste silencieux et laisse se dérouler la cérémonie de leur culte barbare. Il y a moins, bien moins à faire avec eux qu'avec des Pahouins ou des Fuégiens.

Et pourtant… Est-ce il y a huit jours, est-ce il y a des

semaines ? Un soir, et peut-être pas seulement ce soir-là, quand j'y songe, j'ai cru voir Lanroubin, la petite brute à grosse tête rousse, rejeter en arrière sa tignasse rebelle… J'ai cru voir… Oh, ce n'est, ce ne peut être qu'une illusion née de ma folie ou du mirage créé par leur balancement et la lueur dansante des flammes… Mais j'ai cru distinguer, fugitif, un rictus sceptique sur la face tavelée de taches de rousseur. Je n'ai pu me défendre d'un frisson de crainte et d'espoir : un instant, instant si bref, j'avais cru discerner sur la face du gamin le sourire de Voltaire.

Et puis la mélopée reprit et continua.

Ils se sont organisés. Non qu'ils l'aient délibérément voulu, ou qu'ils sachent ce que c'est que l'organisation ; mais par la force des choses, par un simple tassement de leur activité et de leurs besoins. La région, au premier regard si déserte, semble laisser sortir peu à peu de ses cachettes le peu de vie qu'elle recelait. Manibal a toujours su pêcher, et il semble que les poissons n'aient presque pas souffert. J'en ai mangé. Le lac (ou bien peut-être est-ce un étang marin, ou un golfe profond) qui recouvre notre ancienne vallée est très poissonneux. Il me semble pourtant que ce sont des poissons d'eau douce qui le peuplent, mais je n'en suis pas sûr. Je n'y connais pas grand'chose.

Et voici que bientôt, sans doute, les nouveaux hommes vont devenir chasseurs. Oh, bien sûr, il n'y a plus d'oiseaux. Plus du tout. Le ciel a été purgé de volatiles et d'insectes ailés. Il n'y a plus de mouches. Pourtant, j'ai bien cru, récemment, entendre zinzonner des moustiques, mais c'était peut-être une hallucination, car je n'en ai jamais vu.

De gros animaux, on n'en avait pas vu non plus, mais ça ne veut rien dire. Il peut très bien y en avoir, il peut y en avoir plus loin. Il suffit de quelques-uns.

En tout cas, hier (Était-ce bien hier ? Ou il y a huit jours ? Ou il y a un mois ?), nous avons vu un loup.

C'est une drôle d'histoire. Il faut d'abord que je dise que sur les rives du lac – ou de l'étang – on retrouve quelquefois des cadavres. Les gosses n'y font pas attention. Ils ont raison. Ce sont des charognes comme les autres. Mais ils en trouvent de plus en plus, à mesure qu'ils grandissent en force, et que le rayon de leurs explorations augmente. Lorsque l'on contourne le lac sur la droite, en partant de notre caverne, on suit une espèce de sentier de chèvre où il faut s'accrocher à des arbustes rabougris pour avancer ; puis la marche devient plus

facile, et l'on parvient à une série de croupes et de mamelons qui s'enchevêtrent, et d'où la vue change. En face de soi, on a une espèce de montagne, couronnée par une crête de rocs nus et crénelés, qui ressemble à une espèce de gigantesque lézard fossile. Dans l'ensemble, on dirait un plésiosaure, mais ce n'est pas le plésiosaure qui avait une crête à créneaux, comme ça, c'était un autre, avec un autre nom… comment donc ? Ah oui ! le stégosaure, je crois ; mais je n'en suis pas sûr. En tout cas, la verdure sombre, coupée çà et là de rayures dénudées, creusées par le ruissellement des eaux, simule les écailles, tandis que les rocs du sommet suivent la ligne d'une arête dorsale qui se bossue puis s'infléchit pour remonter longuement, comme pour représenter l'interminable cou et la petite tête du monstre couché. On peut même voir dans quelques vallonnements secondaires au pied de la montagne les pattes ou les nageoires du monstre qui baignent dans l'eau boueuse.

Ces croupes boisées durent être autrefois un terrain parcouru par les chasseurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, l'autre jour, Embrion Sanlatin en a trouvé un. Un cadavre de chasseur, veux-je dire. Il fallait aller loin. Il était au bas d'une des pentes qui forment les nageoires du saurien, couché sur la face, les pieds trempant dans l'eau. Tout botté, tout guêtre, au complet, avec son carnier, ses cartouchières et son fusil.

Embrion l'avait peut-être trouvé depuis longtemps ; on ne peut pas savoir, car c'est un individu fermé et sournois. Mais Lanroubin, qui est décidément un malin, l'a épié et suivi, et l'a découvert agenouillé auprès du cadavre. Ils ont eu des mots ; je crois même qu'ils se sont battus. Toujours est-il que toute la communauté a été mise au courant de la découverte, et s'est retrouvée autour du chasseur. Les voilà debout, en cercle, riant d'un rire vague et sauvage, curieux, excités, n'osant pas trop toucher à la chose. Je ne sais pas trop, mais je crois qu'ils n'ont pas l'idée que les vêtements et la cartouchière sont distincts du chasseur. Pour eux, ce doit être des poils. Nous n'avons presque plus de vêtements. L'hiver, on s'entasse au

fond de la cave, où la température est d'ailleurs assez douce, tout le monde pêle-mêle dans un amas d'herbes sèches et de branchages, où la vermine est heureusement rare. Les poux semblent avoir été tués par la catastrophe. Ils ont disparu avec la civilisation et les punaises.

Mais je reviens au chasseur. Lanroubin s'agenouille près de lui et soulève curieusement la tête. La casquette se détache et tombe. Les cheveux sont noirs et longs. La face est aplatie et noirâtre. Lanroubin palpe la casquette, la flaire, la rejette. Il semble réfléchir. Les autres le regardent curieusement, ce jeune sauvage hirsute et roux, le torse nu ceint d'un pagne gris qui fut une chemise, agenouillé près du cadavre. Il manie les courroies et les boucles, tire dessus, mord dedans. La boucle du carnier se défait, et le carnier vient tout seul, brandi en l'air comme un trophée. Embrion s'en empare en grognant. Il y a dedans une bouillie puante du gibier mort. Lanroubin continue ses explorations ; il finit par comprendre le mécanisme des boucles, par l'intelligence de ses doigts plus que par son cerveau, je pense, et les défait toutes. On s'arrache les dépouilles. Elles sont rapportées dans la caverne, où, après avoir été palpées et repalpées mille et mille fois, elles gisent dans un coin, abandonnées. Ce sont des joujoux qui n'amusent plus. Je n'y ai pas touché. Tout ce qui me rappelle l'ère passée me meurtrit le cœur et me donne le vertige.

Ainsi nous avons eu – depuis combien de temps ? – auprès de l'espèce de tas de fagots qui sert de lit collectif et de couverture collective, une carnassière en cuir racorni, une ceinture-cartouchière qui perd ses cartouches éparses, et un fusil de chasse, peut-être chargé.

Le seul qui fasse encore attention à ces choses, au bout de trois jours, c'est Lanroubin, le petit démon ! Ce diable roux va, vient, furette partout. Parfois, il prend le fusil, le soupèse, le tient en équilibre la crosse en l'air, le balance, le brandit, décrit des cercles et des moulinets. Il fait des expériences. Si le

fusil est chargé, il pourrait bien se tuer. Mais qu'est-ce que ça peut me faire ? Je m'en fous.

Je me fous de tout, maintenant.

Mais je ne sais plus ce que je voulais dire, ni pourquoi j'ai entamé cette histoire sans intérêt. – Ah oui, j'y suis ! Le loup. Il fallait expliquer comment on a tué le loup.

Bien des mois après la découverte du chasseur, qui avait eu lieu en été (il me semble que c'était des mois après, en tout cas, l'hiver était arrivé) le loup est venu. C'était un soir. L'entrée de la caverne rougeoyait et flamboyait de crépuscule. La silhouette noire de la bête est apparue sur cet écran rouge : oreilles pointues, yeux flambants, gueule ouverte avec sa langue pendante. Le loup était silencieux ; je crois qu'il était fatigué et à demi mort de faim ; il hésitait à attaquer. Les enfants se rangent en demi-cercle avec des gloussements et des clappements qui tiennent de plus en plus de place dans leur langage, vaguement inquiets, ne mesurant pas le danger, mais ne sachant s'ils doivent fuir ou quoi. Moi, je reste accroupi en tailleur, sans bouger. Le loup, je m'en fous. Ça ou autre chose.

Tsitroen, qui est particulièrement froussard, a reculé jusque dans le fond de la cave et heurte le fusil appuyé contre la paroi. Tout le monde sursaute. Le loup fait un brusque bond vers le fond. Tsitroen, saisi de panique, prend le fusil par le milieu et le brandit devant lui pour se défendre.

Lanroubin bondit à son tour. C'est à lui, ce bâton, ce bâton magique. Il a pris l'habitude de jongler avec presque tous les jours. Même en présence du danger (qu'il ne sait pas apprécier, d'ailleurs) il veut arracher l'objet des mains de Tsitroen. Les voilà tous les deux essayant de se prendre le fusil, avec des torsions de buste, des prises de poignet, de brusques secousses, et des *han !* de souffrance et d'effort. Le canon de l'arme prend toutes les positions et le petit trou d'où

peut jaillir la mort menace successivement tous les assistants, moi compris.

Je ne bouge pas. La mort ? Peuh !

Le loup s’est approché, encore indécis ; il renifle, il flaire le groupe. Les autres enfants ont reculé, mais dans l’émotion physique de l’effort, les deux antagonistes l’ont oublié. Il s’approche de plus en plus. Tout à coup, un éclair rouge. Une détonation assourdissante se répercute à tous les échos de la caverne. Un peu de fumée. Et, comme le crépuscule est rapidement tombé pendant la lutte, on ne distingue plus grand-chose.

Enfin, après une période de désarroi, de cris, de fuites paniques, d’appels et de retours, Ilayne, la fille, a la bonne idée d’accourir avec un brandon pris au feu sacré. Alors, aux lueurs incertaines et tremblotantes de la branche ardente, on aperçoit, sur le sol de la cave, le cadavre sanglant du loup étalé le poitrail ouvert. La charge de plomb lui a déchiré la gorge, et un de ses yeux pend, lamentable, exorbité.

Tsitroen ou Lanroubin, un des deux, ou les deux, ont réussi à tirer un coup de fusil.

Ils ne s’en douteront jamais. Je ne crois pas que beaucoup d’entre eux aient vu souvent des fusils, avant l’Événement. Petits citadins miséreux, ils connaissaient tout au plus les tirs de foire. Mais ce n’est pas là, dans les foires, ce qui intéresse le plus les enfants. En tout cas, s’ils l’ont su, ils l’ont oublié. Ou ça s’est transformé dans leur tête jusqu’à devenir méconnaissable, comme le reste.

Alors ils ont essayé de comprendre.

Ça a été très drôle. Sinistrement drôle, comme tout ce qu’ils font. J’ai assisté à la discussion entre Tsitroen et Lanroubin, qui a failli se terminer par une nouvelle lutte. Lanroubin, le moins bête, a essayé de recommencer l’expérience, c’est-à-dire, en reprenant le fusil, d’exécuter à nouveau tous les mouvements qui ont précédé immédiatement l’explosion. Je dois dire qu’il a réussi sa reconstitution avec une exactitude qui prouve une bonne mémoire. Le fusil a d’abord été pointé vers le haut, premier mouvement. Puis, 2°, il a décrit une série d’oscillations en quart de cercle vers la gauche ; puis, 3°, une série de mouvements d’arrière en avant ; enfin, 4°, un quart de cercle en l’air, dans un plan perpendiculaire à celui des mouvements de la série 2 ; et c’est alors, en revenant à l’horizontale, qu’il a tué le loup.

Lanroubin est persuadé qu’en reproduisant ces divers mouvements méthodiquement et exactement il obtiendra une nouvelle explosion. Mais un désaccord s’est élevé sur le nombre des va-et-vient de la série 3. Il s’agit de savoir si c’est quinze ou seize mouvements d’arrière en avant que le fusil a exécuté. Lanroubin tient pour seize. Tsitroen pour quinze.

C’est probablement Lanroubin qui a raison. Tsitroen et les autres savent très mal compter, et quinze et seize sont déjà des

nombres élevés pour eux. Cependant, ils comptent tous plus ou moins bien jusqu'à cent. Ils connaissent le mot *mille,* qui n'a pas changé ; c'est un des rares mots non nasalisés. Mais il est douteux qu'il ait pour eux une valeur précise : mille, ça veut dire beaucoup. Lanroubin, le génie de la bande, décidément, se montre capable de répéter les unités devant ce mot mille, et va ainsi jusqu'à dix mille ; mais il use rarement de cette faculté exceptionnelle, et *dix mille* a sans doute pour lui un sens voisin de *myriade.*

La dispute recommence, et l'expérience recommence aussi, inlassablement : fusil pointé vers le haut, trois quarts de cercle à gauche, puis mouvement de va-et-vient – Quinze ! – Non, *sinze !* (On prononce *sinze,* dans notre univers, et c'est une cause de confusion entre les deux nombres et probablement la cause de l'erreur de Tsitroen.)

Cette scène interminable me fait bailler. Pourtant… À force de manipuler le fusil, ils seraient bien capables de faire partir le second coup. C'est un fusil à deux coups. Je m'approche et leur prends l'arme des mains. Ils me laissent encore faire pour certaines choses. J'ouvre le fusil et inspecte les canons. Non, tout est vide. La première cartouche avait sans doute été tirée par le chasseur lui-même.

Je leur rends l'arme inoffensive. Qu'ils s'amusent. Il y a des cartouches par terre, peut-être encore bonnes. Je pourrais recharger ce fusil, leur montrer le mécanisme… À quoi bon ? Ils s'entretueraient. Au fait, après tout, ça vaudrait peut-être mieux. Mais je ne veux pas intervenir.

Je m'en fous.

Et puis, quelqu'un tranche la question à ma place. C'est le cacique de la tribu, Manibal. Il arrache avec autorité le fusil des mains de Tsitroen, et va le déposer solennellement et fermement dans un coin. Si je comprends bien ce qu'il dit (j'ai de plus en plus de mal à les comprendre) il est dangereux de

chercher à recommencer un miracle qui dérive évidemment de Quinzinzinzili. Le fusil n'éclate que s'il y a du *Quinzinzinzili* dedans, et s'il n'y en a pas, il n'éclatera pas. Alors, respectons-le, et n'en parlons plus.

Les deux adversaires se soumettent, avec une égale bonne volonté en apparence. En réalité, Lanroubin s'éloigne avec le sourcil froncé. Il est clair qu'il garde son idée. Le fusil éclate quand on a décrit un certain nombre de demi-cercles, et si l'on pouvait se rappeler le nombre exact de demi-cercles, et leur amplitude exacte…

Et dire que Lanroubin est le moins sot de la bande ! C'est dire où en est cette caricature d'humanité, petite flamme agonisante. La dernière lueur de ce feu, qui brilla dans les cerveaux phosphorescents d'Archimède, de Newton et d'Einstein, charbonne et s'éteint dans la tête de ce morveux criblé de taches de son. Lugubre plaisanterie. Vaudrait-il pas mieux qu'un dernier ressaut de la catastrophe nous engloutisse tous, plutôt que d'infliger à la civilisation des hommes cette dérisoire survie ?

Ils n'ont plus d'écriture. Ils n'écrivent plus, ne savent plus écrire. Pourtant, là aussi, il y a des restes. L'alphabet des capitales reste connu de tous. Mais ses caractères ont pris la valeur de signes magiques, qui appellent, écartent ou conjurent le mauvais sort. C'est pour cela, je pense, que l'on trouve, indéfiniment répété sur les murs des trois caves, le début de l'alphabet : A B C D E F. Ils ne vont pas plus loin. La lettre F est comme une barrière. Je ne sais pourquoi. Pourtant, on trouve aussi, isolément, des mots, des fragments de phrase, et, une fois, une seule, une phrase cohérente, à l'entrée de la première caverne :

LA MAISON QUE PIERRE A BÂTIE

Extraite de quelque livre de lecture, évidemment. Je pense que l'auteur même de l'inscription ne savait pas ce que ça voulait dire, même au moment où il la gravait. Simple souvenir visuel, obsédant, comme nous en avons tous. Cela n'a

plus aucun rapport avec le langage, avec leur langage, en tout cas. Il y a aussi une série de mots qui doit provenir du même abécédaire, et que je trouve reproduite plusieurs fois, au charbon, en divers endroits :

CHAT RAT POT LIT COQ DENT MAIN PIED

Mais elle n'est complète qu'une seule fois. On la reproduit encore, mais de plus en plus abrégée. Finalement, elle s'anémie en CHARAPOTL, qui devient une espèce de mot magique, un *abracadabra.* D'écriture au sens vrai du mot, il n'y en a plus.

Ce qui compte, c'est la forme des lettres. Entre les lignes et les angles, ils établissent certains rapports mystérieux, que je ne puis saisir. La géométrie joue un rôle dans ce qui leur reste ou leur tient lieu de science. Ils ont une prédilection marquée pour les formes géométriques, et toutes les fois qu'ils en rencontrent, ou peuvent en réaliser, ils semblent en attendre des miracles. Est-ce un souvenir du monde ancien, où dominaient les formes tirées au cordeau, et qu'ils opposent ainsi au monde naturel, irrégulier, où ils sont perdus ?

En tout cas, j'ai eu une nouvelle preuve de la fascination exercée par les formes régulières. Dans la poche du chasseur mort, il y avait une boîte d'allumettes. Une boîte métallique, comme en ont parfois les fumeurs, avec un côté rugueux pour le frottement. J'ai surpris Lanroubin accroupi dans un coin devant un rocher plat. Il avait vidé la boîte, et avec les allumettes, il composait des figures d'une variété et d'une régularité surprenantes. Presque toutes les variétés de polygones étaient représentées : triangles, carrés, hexagones, plus une magnifique étoile à cinq branches, très réussie…

Une fois par hasard, la seule peut-être depuis ma mort (je me compte comme mort, à présent), j'éprouve une vague curiosité. Sans réfléchir, je lui demande :

– Que fais-tu là ?

Lanroubin et quelques autres comprennent à peu près le français mais ne le parlent plus ; ils ne parlent que leur jargon. D'ailleurs, je leur adresse rarement la parole.

Il ne répond pas tout d'abord. Je le dérange. Ou bien, il a du mal à formuler sa pensée (Est-ce bien une pensée ?). Son front se plisse, et il tire sur les mèches de sa tignasse rousse avec des mains affreusement sales. Enfin il me montre les allumettes et éjacule tout d'un trait :

– *Boin-boin Quinzinzinzili aoutin puntun.*

J'ai compris. *Boin* veut dire bois. *Boin-boin,* ça veut dire des petits bouts de bois. *Aoutin* veut dire sortir (de l'anglais *out,* je suppose) et *puntun,* c'est peut-être. Donc, Quinzinzinzili va peut-être sortir des petits bouts de bois. – C'est étonnant comme ce mot *quinzinzinzili* a des acceptions diverses. Souvent, par exemple, ils l'emploient pour exprimer leur résignation à l'inévitable, comme le *Nitchevo* des Russes. Quinzinzinzili, c'est le destin. Mais ici, il est évident que c'est le feu. Et c'est naturel, pour eux, puisqu'on ne peut faire du feu qu'avec la permission de Quinzinzinzili. Lanroubin sait qu'avec des allumettes on peut faire du feu. (Peut-être se souvient-il de m'avoir vu faire, dans les premiers jours de l'ère nouvelle. Mais je n'ai plus retrouvé ma boîte, un beau jour ; elle contenait encore six allumettes.) Mais il ne sait pas au juste comment on doit s'y prendre. Alors, il a recours à la magie, c'est-à-dire à la géométrie. Avec la géométrie on peut tout faire. Il y a sans doute une figure – trapèze, dodécagone ? – qu'il suffit de réaliser avec des allumettes pour que le feu jaillisse. Il s'agit seulement de trouver quelle est cette figure.

J'ai ri. J'ai éclaté de rire. Il y a bien longtemps que je n'avais ri. Et ce ne devait pas être un rire bien gai, car Lanroubin m'a regardé avec inquiétude. Sans réfléchir à ce que je faisais, et manquant à des principes bien arrêtés, obéissant à une impulsion absurde et que je regretterai longtemps, je prends une allumette et je la frotte sur le côté de la boîte. Le bout de bois se coiffe d'une petite boule bleue. Et mes larmes jaillissent. Que de choses soudain évoquées… Le fourneau à gaz dans la cuisine de mon enfance et l'odeur du café… La flamme sous le samovar et la légère ivresse du thé, l'arôme des cigarettes, et les après-midi avec Elena – les plongeons dans les coussins du divan…

La flamme est devenue rougeoyante et méchante et me brûle les doigts. L’allumette tombe. Je l’écrase du pied tandis que de nouveau, d’épaisses, de lourdes larmes jaillissent de mes yeux.

Les yeux de Lanroubin sont grands ouverts et il fixe sur moi son regard fasciné. Il me contemple avec terreur et vénération. Non parce que je pleure, mais parce que j’ai allumé une allumette.

Idiot ! Je lui tourne le dos et m’enfonce dans l’obscurité de la caverne. Un léger bruit, pourtant, me fait retourner. Lanroubin a pris la boîte de métal dans sa main gauche et frotte une allumette sur la surface rugueuse. Mais il s’y prend drôlement. Il tient l’allumette comme il tiendrait un bout de crayon. On dirait plutôt qu’il écrit quelque chose… En effet, oui, il écrit, ou plutôt il dessine. Car, si j’ai fait du feu, moi, c’est parce que j’ai tracé une figure magique avec l’allumette sur le côté de la boîte. Il s’agit de savoir laquelle. Est-ce un carré, un octogone, ou une étoile à cinq branches ?

Dommage seulement qu’il trace ses figures avec le bout non soufré.

TROISIÈME PARTIE

Lanroubin a renoncé, momentanément, à s'occuper des allumettes. Il a d'autres préoccupations.

Depuis quelque temps, il y a une lutte sourde entre lui et Manibal. Manibal n'aime pas la géométrie. La géométrie, les figures, c'est la spécialité de Lanroubin. Manibal, qui *est* le plus âgé de la bande, a de vagues souvenirs d'école primaire, et c'est l'histoire qui semble l'avoir surtout impressionné. L'histoire de France, naturellement.

Il a incorporé ses souvenirs dans l'espèce de mythologie, de légende de l'âge d'or qui leur est commune à tous ; et, à côté de Quinzinzinzili, le dieu tout puissant, le destin incarné, il a placé des demi-dieux dont le rôle est mal défini et d'autant plus considérable. C'est ainsi qu'il y a un certain Chefzinzin et un nommé Tonrin qui reviennent sans cesse dans ses discours, et dont j'ai été longtemps à démêler l'identité. Tonrin paraissait être une espèce de dieu de la bravoure, mais dont la principale fonction était de dormir. C'était même par là, semblait-il, qu'il donnait la preuve de son intrépidité. Quant à Chefzinzin, je l'avais d'abord pris, à cause de son nom, pour un simple coadjuteur de Quinzinzinzili. Il semblait se présenter comme un dieu secourable, qui appelait au secours, ou qu'on appelait au secours, on ne savait pas au juste. J'aurais pu errer longtemps, si, d'assez bonne heure, dans les discours confus de Manibal, n'était apparue, à peine déformée, à peine nasalisée, et très reconnaissable, la phrase fameuse : *« À moi Auvergne, ce sont les ennemis ! »* Chefzinzin n'était donc autre que le chevalier d'Assas. Ainsi mis sur la voie, je n'eus plus beaucoup de peine à reconnaître Turenne en la personne de Tonrin – Turenne endormi sur l'affût d'un canon la veille d'une bataille, et donnant ainsi un suprême exemple de bravoure.

Chefzinzin et Tonrin ont longtemps régné sur l'esprit de la

communauté. Maintenant leur influence est combattue par celle des polygones. L'histoire et la géométrie se livrent une bataille qui n'est que le reflet de la bataille entre les deux chefs. Car, je ne puis plus le nier, ce voyou de Lanroubin fait figure de chef. Il est beaucoup moins fort que Manibal, physiquement, mais il est rusé et malin comme un singe. Il évite la bataille, fait semblant de céder, apaise l'autre, ne voulant pas recevoir une raclée devant le reste de l'humanité. Mais il cherche, il guette, et ses yeux pâles brillent sous ses mèches rouges.

Il a trouvé. Le prestige de Manibal a reçu un coup mortel, grâce à une invention de Lanroubin. Cette invention constitue une étape décisive dans l'histoire de l'humanité nouvelle, et montre que cette humanité ne vaudra pas beaucoup plus cher que l'autre.

Je m'en doutais.

Et je m'en fous.

Lanroubin, à la suite d'une dispute, il y a trois jours, s'était laissé aller à la colère et avait accepté la lutte. Il fut terrassé avec la dernière facilité. L'autre a au moins trois ans de plus que lui, et, à l'âge qu'ils ont, c'est beaucoup.

Lanroubin se releva le visage tuméfié, le nez saignant, les yeux flamboyants sous sa tignasse rouge. Mais il ne dit rien. Ces petits d'hommes sont des loups. Ils ont désappris de pleurer, puisqu'il n'y a plus personne pour calmer leurs pleurs.

Manibal triomphait stupidement. Il s'imaginait avoir maté son adversaire pour toujours. Quel imbécile ! Lanroubin réfléchissait. De temps en temps, autour des reflets rougeoyants du feu, dans la cave, car l'hiver se prolonge cette année (ou bien est-ce que je vieillis qu'il me semble plus long ?), mon rouquin jetait des regards sournois sur les poings de son ennemi. En effet, Manibal a des mains énormes, hors de proportion avec son âge et sa taille, de véritables battoirs. Lanroubin, au contraire, a de petites mains. Cette

particularité, dont il eût pu tirer orgueil dans l'autre monde, le met au désespoir. Il cache ces mains dont la petitesse est plus qu'une infériorité : une difformité et une infirmité. Et puis il réfléchit. Oui, vraiment, il réfléchit, ce gaillard. Je crois bien qu'il est le seul dans la bande. Hélas, il n'en vaut pas mieux. Il me montre maintenant, ce gamin, ce que valent cette pensée, cette raison dont nous étions si fiers : les trois quarts du temps, elles n'aboutissent qu'à compliquer notre insanité naturelle.

L'homme qui pense est un fou. Mais les fous sont souvent dangereux. Manibal va s'en apercevoir. Il y a des pierres, un peu partout ici, des gravats de calcaire et aussi des morceaux de quartz. Lanroubin les manie souvent, car c'est un touche-à-tout. Il se blesse parfois sur leurs arêtes ou leurs tranchants. Tous d'ailleurs sont couverts de cicatrices ou de plaies saignantes.

Je ne sais pas ce qui s'est passé dans la tête de Lanroubin. Mais vingt-quatre heures après sa défaite, le soir encore, au crépuscule, je l'ai vu reparaître à l'entrée de la caverne, les bras en balancier, oscillant furtivement sur ses hanches. Manibal officiait autour du feu, répétant d'une voix endormie l'hymne à Quinzinzinzili. Les autres dodelinaient de la tête, assoupis.

Voilà Lanroubin qui s'avance tout doucement. Son corps remarquablement blanc apparaît, éclairé par la flamme. Il bondit avec un cri sauvage et son poing s'abat sur le crâne de Manibal qui pique du nez dans les braises avec un grognement d'ours. Les autres reculent. Brouhaha, bousculade ; les tisons s'éparpillent. Obscurité momentanée. Quand on y voit à nouveau presque clair (Ilayne a rassemblé les tisons) devant le feu sacré, sur le sol de la cave, les deux ennemis se roulent par terre.

Mais cette fois Lanroubin a le dessus. Mécaniquement, avec un cri suraigu accompagnant chaque coup, son bras gauche se

détend et vient frapper la face saignante de Manibal. Celui-ci ne se défend plus que faiblement. Tout le monde est stupéfait. Moi aussi. Mais en regardant mieux, je comprends. Lanroubin a dans la main un bloc de quartz supérieurement choisi, dont les arêtes déchirent les chairs et les mâchoires de l'autre. Manibal est à peu près *knock-out,* car son adversaire vient de réinventer le coup de poing américain. Le roi des hommes s'affaisse, baignant dans la cendre et la poussière sa face sanguinolente.

Lanroubin s'est redressé et pousse un long cri furieux. Un cri de vainqueur qui résonne sous la grotte.

Il peut être fier, ce galopin à la crinière en torche. Ah oui, c'est un exploit mémorable. Cette arme grossière et primitive, ce bloc de quartz, je vois que ce sera l'ancêtre d'une longue série d'armes : haches, massues, boomerangs… et puis les arcs, les flèches, et plus tard les catapultes, et enfin les canons, les tanks, les bombes.

Lanroubin vient de réinventer la guerre. Il ne lui a pas fallu longtemps. L'âge d'or a été court.

C'est un génie, ce Lanroubin. Désormais l'influence de Manibal est en déclin. La science a triomphé de la force.

Ah, ah, ah, ah !

Mais ce n'est pas seulement la science qui triomphe. Je me suis trompé, en partie du moins. Une nouvelle puissance vient de surgir qui va précipiter et achever la défaite de Manibal. Ils ont déjà réinventé la science et la guerre, et maintenant voici qu'ils ont réinventé l'amour.

Décidément, la civilisation nouvelle marche à pas de géant.

L'amour ? Mais oui. Déjà ! Ai-je donc à ce point perdu le sens de l'écoulement du temps ? Il faut le croire. Il est vrai qu'ici, loin des anciennes contraintes, la puberté se manifeste dès qu'elle apparaît physiologiquement. À bien y réfléchir, Manibal doit avoir quelque chose comme quinze ou seize ans, maintenant, et Ilayne dans les quatorze. Alors…

Alors, c'est bien simple : hier soir, Manibal a voulu violer Ilayne. Ça s'est passé encore à la tombée de la nuit. C'est toujours vers cette heure-là qu'il se passe quelque chose. Ils sont des oiseaux nocturnes. Ou plutôt, je pense, dans la journée, ils sont pris par les préoccupations immédiates, absorbés par les données de leurs sens. Ils ont une vie sensorielle intense. Ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent, ce qu'ils entendent (je ne dis pas ce qu'ils flairent : leur odorat est presque aboli – mais leur toucher est extraordinairement développé), tout cela les absorbe beaucoup plus que moi. Ce n'est que dans l'obscurité et le silence du soir qu'ils peuvent concentrer ce qui leur sert de pensée.

Ce qui sert de pensée à Manibal, pour l'instant, c'est l'instinct sexuel. Depuis quelques jours, le froid a baissé. La brise court avec un frisson soyeux sur les croupes parsemées d'herbes aromatiques et jusque sur le dos du stégosaure. Le soir, autour du feu rituel, Manibal se frotte le flanc contre le flanc d'Ilayne. Il semble y prendre un plaisir croissant. Il se palpe et la palpe partout avec ses énormes mains d'orang-outang. Elle se laisse faire. D'ailleurs, ils sont tous très

palpeurs, sauf Lanroubin, qui regarde encore plus qu'il ne touche. Ces séances d'attouchement ont duré plusieurs soirs sans autres suites. Et puis, tout à coup, voilà qu'avec une espèce d'aboiement, le tyran renverse Ilayne sur le sol de la cave. Il la mord avec violence à la joue, le sang coule. Leurs huit membres à tous les deux s'agitent comme ceux d'une araignée fantastique, dans la lumière insuffisante du foyer.

Le reste de la population ne bouge pas, indifférent. Pour eux, ce n'est qu'un jeu, comme ils en ont souvent entre eux. Vingt fois par jour ils luttent ainsi, brutalement, pour s'amuser. Lanroubin, après sa victoire, a laissé se conclure une sorte d'armistice tacite. Il se tient à l'écart, hautainement étranger aux divertissements des humains.

Mais que s'est-il passé au juste ? Je ne sais, et ne m'en soucie guère. Manibal est-il parvenu au bout de son entreprise ? Peut-être que non. En tout cas, Ilayne s'est dégagée avec un cri soudain, et Manibal a jailli en arrière, sur son derrière, se tenant à la gorge, sa gorge cruellement mordue tout près de la carotide. Il l'a échappé belle, et saigne abondamment.

Ilayne se dresse, ses cheveux sales et graisseux, d'un jaune verdâtre, épars sur ses épaules maigres vernies de crasse. Elle est vite calmée. Elle chantonne vaguement, sans paroles compréhensibles. Ce chant vague deviendra plus tard un cantique d'amour.

Mais oui. Un nouveau dieu est parmi nous. Parmi les hommes de cette planète. Il est ressuscité, Éros. Et avec lui Vénus Aphrodite. Vénus est parmi nous !

Ici, je ne puis me tenir de rire à gorge déployée. Vénus ! Non, quelle farce, quelle énorme, quelle colossale et vaste farce ! Une farce planétaire. C'est si gigantesquement drôle que j'en reprendrais presque goût à la vie.

Vénus !…

Non, laissez-moi rire, et que mon rire soit le salut qui

convient à la nouvelle Vénus !

Vénus, cette fille à la fois surette et surie, vieillie dans l'œuf de son adolescence manquée, et laide à croire qu'un démiurge malin l'a fait exprès de la choisir ainsi.

Laide, parfaitement laide, cette Ilayne. Le teint rouge brique, avec un nez en bouton de porte, tout rond au bout ; avec ça des fesses saillantes qui lui ballottent sur les cuisses quand elle marche, et elle marche avec une grâce de canard boiteux, sur des jambes courtes et arquées, sur des pieds plats qui s'étalent largement sur le sol, les orteils écartés en éventail. Et puis un ventre saillant, tout rond, avec le nombril au milieu comme un œil au fond d'un vase. Et sa poitrine déjà plus que basse à quatorze ans… Qu'est-ce que ce sera plus tard !

Et voilà Vénus ! Quelle immense rigolade !

Pouah ! Ce qu'elle me dégoûte ! Et dire que si je n'étais pas si accablé par les événements, par l'Événement, j'aurais pu en être réduit à… Non, ah, non ! Pas ça !… Quand je songe aux souples serpents, aux sveltes sylphides d'autrefois, Ô Elena, où es-tu ? Tes atomes dispersés n'auront plus d'histoire que dans les transformations géologiques. Et ici, cette Ilayne…

Mais j'ai tort. Entièrement tort. Je suis mort, et mes idées, mes goûts, mon idéal esthétique sont morts aussi. Je ne fais que me survivre, survivre à tout ce qui était moi. Je suis un survivant des époques préhistoriques, littéralement un fossile vivant. Cette Ilayne que je trouve affreuse, odieuse, hideuse, cette Ilayne qui n'est pas belle, est en train de créer sous mes yeux, devant moi et malgré moi, un nouvel idéal de beauté. Ses fesses molles, ses tétines basses et son ventre en chaudron seront désormais les modèles de la beauté future. Je prévois que, dans l'avenir, des poètes inspirés et des amants élégiaques rêveront sans fin aux vastes dimensions de ses pieds plats et à la rougeur éclatante de son visage.

En tout cas, Manibal en rêve déjà. La rebuffade subie,

suivant un rythme bien connu de moi, mais qui est un mystère pour lui et les autres, n'a fait qu'exaspérer ses ardeurs, et ce qui n'aurait été que la satisfaction toute simple d'un besoin naturel devient déjà une obsession. Ilayne remplit sa pensée – ou plutôt la crée. Il ne pensait à rien ; il pense à elle. Il tourne autour d'elle sans arrêt et la regarde d'un air tantôt inquiet, tantôt féroce, tantôt confus.

Mais Ilayne, elle, que pense-t-elle ? Pourquoi se refuser ? Car enfin, elle aussi… Méchanceté gratuite ? Ou autre chose ?

La méchanceté gratuite ne m'étonnerait pas. Mais il y a autre chose, je ne tarde pas à le voir.

Tchaon, mon élève, n'a joué jusqu'ici dans la vie de la nouvelle race qu'un rôle bien secondaire.

Effacé, inerte, flapi, malade (je ne puis juger du point où en est sa tuberculose, mais il n'a pas l'air costaud), il se traîne, ne sort guère de la caverne, mange ce qu'on lui offre, et souvent ne mange pas. Il ne parle guère, et c'est pourquoi l'anglais, qu'il avait du reste en partie oublié, n'a pas joué un très grand rôle dans la formation du langage universel.

Mais maintenant Tchaon passe au premier plan, et l'anglais va fournir une contribution importante au vocabulaire : il va donner ses mots principaux à la langue de l'amour.

Depuis le début, Ilayne a couvé ce garçon, l'a choyé, soigné, avec des attentions maternelles. Il a été sa poupée, une poupée dans les bras de qui on s'endormait, dans le foin et les branchages. Maintenant ces jeux vont devenir moins innocents. Ils le sont devenus. Ça s'est passé au crépuscule, comme presque tous les événements importants dans la tribu, j'ai expliqué pourquoi. Manibal, sombre et abruti, s'amusait à broyer entre ses dents de petits os de lapin, en regardant au-dehors. Depuis quelque temps, les lapins ont reparu – un couple rescapé qui a fait du lapinisme, sans doute. Lanroubin n'était pas encore rentré. Les autres somnolaient déjà, fatigués d'une journée au grand air.

Ilayne est dans le coin le plus sombre elle a pris la tête de Tchaon sur ses seins pendants ; elle le palpe, le pétrit, le boulange… Elle est très tactile, comme eux tous. Et puis elle le dorlote en lui répétant je ne sais quels mots, tout bas, de sa voix rauque. Je distingue cependant : *dilin-danlain, danlain-dilin,* expressions qui viennent évidemment de *dearie* et de *darling.* Tchaon chuchote. Comme tous les faibles, il aime à se sentir protégé. Ilayne l'embrasse. Ils ont retrouvé le baiser, oublié jusque-là.

Personne ne leur accorde grande attention, sauf Manibal qui de temps en temps enlève l'os de lapin de sa bouche et tend l'oreille avec une grimace mécontente. Mais la mélopée dans le coin s'apaise et se fait si douce qu'elle devient imperceptible. *Dilin-dilin-dilin-dilin… dilin-danlain, dilin-danlain… anlain… lin…*

Manibal reprend son esquille d'os et se cure les dents avec lenteur et persévérance. Sans doute ils dorment, là-bas dans le coin. Mais je ne sais pourquoi ce silence me paraît suspect. Et en effet, le bruit recommence – mais un bruit différent, contenu, rythmé… et je reconnais, dans ces soupirs rythmiques, l'intonation de gorge d'Ilayne. Se peut-il… – Oui, il se peut. Ce soir, le viol est consommé, mais c'est celui de l'homme.

Je n'ai aucun doute là-dessus, moi, moi qui ai des souvenirs… Mais je suis, depuis des années et jusqu'à nouvel ordre et ce soir encore, le seul homme au monde à posséder des souvenirs de cette espèce. Et je ne bouge pas. Tchaon ? Pff ! M'en fous, de Tchaon. Ilayne ? Une affreuse souillon. Qu'ils s'arrangent. S'ils font des petits, ça sera beau. Mais leurs amours caverneuses sont en harmonie avec le reste du monde.

Mais si j'ai compris tout de suite, si je n'ai pu concevoir aucun doute, Manibal, quoique ayant moins d'expérience, a

plus de sentiment. Il est plus intéressé dans l'affaire que moi, qui ne le suis pas du tout. À mesure que les soupirs se faisaient plus sonores, l'inquiétude s'est peinte sur sa physionomie. Il se redresse, laisse tomber son cure-dents en os de lapin. Sous sa crinière noire, dans sa face grisâtre et croûteuse jamais lavée, ses yeux reflètent le crépuscule ; ils brillent, humides et douloureux. Je ne lui ai jamais vu tant d'expression ; et pourtant, je ne lui ai jamais vu non plus un air si bestial. Les ongles griffus de ses mains énormes cherchent sa poitrine déjà velue. Il tourne la tête à droite, puis à gauche ; il pousse un cri de chien à qui on a marché sur la patte, et il se précipite vers le coin sombre.

Je me lève, sans hâte, pris d'une curiosité modérée. Mais Tsitroen s'est levé aussi. Tsitroen est un fidèle de Manibal, son sous-verge, son subrécargue. L'inquiétude qu'il ressent pour son suzerain lui donne de l'intelligence. Il arrache un brandon du foyer et le brandit, le faisant tournoyer au-dessus de sa tête. Cela fait une lueur intermittente et fausse qui donne le vertige.

Et voici ce que nous entrevoyons. Ilayne, à califourchon sur Tchaon inerte et pâmé, dresse son buste, les griffes en avant, les cheveux épars sur les yeux et montrant les dents, les babines retroussées. Elle tient en respect Manibal indécis et furieux. Mais son indécision ne dure pas longtemps. La fureur prend le dessus. Il tombe à genoux, prend la tête de Tchaon à deux mains, et la frappe en cadence sur le sol rocheux en grinçant des dents. L'autre geint faiblement.

Mais le triomphe de Manibal est bref. D'un seul jet, Ilayne s'est levé, délaissant son festin d'amour. Elle se baisse et ramasse un quartier de roc énorme avec un effort qui fait saillir une croupe ridicule. Et, han ! elle l'abat sur la tête de Manibal.

C'est fait. Ç'a été si vite fait qu'à peine avons-nous eu le temps de comprendre. Ah ! ils vont bien les nouveaux hommes. Tout est simplifié. Ils n'ont pas besoin de cinq actes pour leurs tragédies. L'amour, la haine, la jalousie, la vengeance et l'assassinat final, tout est concentré, condensé en moins de temps qu'il n'en fallait, à la Comédie française, pour déclamer quelques douzaines d'alexandrins.

En somme, là-dessus, ils ont raison. Nous faisions bien des manières, nous, les anciens hommes, pour bien peu de chose. Pour si peu de chose !

À présent, comme tout est simple ! Manibal, gros méchant, empêche Ilayne de faire joujou et *dilin-danlain* avec Tchaon. Ilayne tue Manibal. Et voilà. Pas plus malin. *Dilin-danlain.*

Comme le cadavre de Manibal est gênant, elle le prend par les pieds et le traîne à l'entrée de la cave. Tsitroen a jeté le brandon et est retourné s'asseoir. A-t-il compris seulement ce qui s'était passé ? J'en doute. Il croit peut-être que Manibal dort.

Ilayne est retournée près de Tchaon, qui gémit toujours faiblement. Elle le dorlote, lui prend la tête, lèche ses écorchures avec un bruit de salive reprise et aspirée, comme une chatte qui lave son petit. Elle est redevenue maternelle.

Pourquoi, de tous les habitants de la terre, a-t-elle préféré ce faiblard, ce demi-moribond ? Après tout, dans son genre, Manibal était une belle brute. – Mais je crois que c'est assez simple, ça aussi. Elle a pris le plus faible, par orgueil, par instinct perrichonnesque. Besoin de protéger, de se sentir la plus forte, la reine.

Illusion… Mais est-ce bien une illusion ? Et, du seul fait de me poser cette question, je me rends compte soudain d'une chose : c'est qu'elle est vraiment la plus forte. Ilayne est plus

forte que nous tous, car elle est la seule, l'unique femelle, parmi tous ces mâles. C'est donc à elle de choisir. Elle a choisi, et son choix est la loi. Et comme toutes les lois primitives, celle-ci ne comporte qu'une sanction : la mort.

Mais oui, Ilayne est la reine. La reine, la mère-abeille, la mère pondeuse, la mère féconde, la dépositaire de la race, l'irremplaçable. Tous les hommes sont pour elle des frelons ou des serviteurs – ou des jouets. Nous sommes les houris de son harem, tous, et Lanroubin, et Tsitroen, et Embrion, et Pantin et… et moi-même, si elle veut. – Ah non, pas moi ! Pouah ! – D'ailleurs, elle n'en aura pas l'idée. Je suis vieux, hors d'âge et hors jeu. Heureusement.

L'humanité nouvelle débute par le matriarcat. Et la matriarche, par une curieuse déviation, a jeté son dévolu sur le plus faible. C'est lui qui sera le reproducteur, l'étalon de la race future. Un étalon tuberculeux. C'est la survivance du moins apte. Ha, ha, ha !

Quelle gourde, ce Darwin ! Et l'humanité, quelle farce planétaire ! Quelle farce cosmique ! Quelle farce… !

La farce continue.

Ce que j'avais prévu est arrivé. Notre matriarcale sultane a jeté le mouchoir à Embrion Sanlatin. Je soupçonne qu'elle avait fait auparavant quelques avances à Lanroubin, mais celui-ci est absorbé pour le moment par d'autres préoccupations : la découverte du monde, tout simplement. Il cherche à comprendre, le pauvre diable. Et il croit qu'il a compris. De temps en temps, avec un air de triomphe, il me dit, ou il dit aux autres : *Comp' han !* C'est son mot. Il est à peu près le seul à en user. Ça veut dire : je comprends, j'ai compris, j'ai trouvé. C'est son *eurêka,* à cette caricature d'Archimède. Inutile de dire qu'il ne comprend rien du tout. Rien à rien. Rien de rien.

Il n'a même pas compris les avances d'Ilayne. La puberté doit être assez tardive chez lui, car, depuis la mort de Manibal, il doit être le plus âgé du groupe. Il doit marcher sur ses quatorze ans. Tchaon et Embrion sont à peu près du même âge, mais je les crois plus jeunes de quelques mois. Tsitroen est plus jeune encore : douze ou treize ans, et le reste encore enfant.

Eux aussi, du reste, eux tous, sont encore des enfants. Et pourtant c'est entre ces enfants que va se jouer le drame passionnel.

Le drame passionnel ! Ça me fait bien rire. En avons-nous fait jadis, des histoires, nous les anciens hommes, autour de ces choses ! Que de paroles, que de bavardages et de verbiage, dans les journaux et les prétoires !

Ici, c'est bien plus rapide, plus direct. Ilayne, pour s'amuser, et puis parce que Tchaon, je crois, est vite fatigué, a appris à Embrion Sanlatin le nouveau jeu qu'elle avait découvert. Mais quand Embrion a été initié, il n'a plus voulu

partager avec Tchaon. Le corps d'Ilayne c'était son jouet, son joujou à lui, pas à Tchaon. Alors il a tué Tchaon.

Voilà ! *Dilin-danlain !* Pas plus malin !

Ah, pourtant, ici, il y a une ou deux nuances. Embrion Sanlatin est un malin. Je veux dire qu'il est faux, sournois et hypocrite. Il doit être le bâtard de quelque jésuite. Il s'est bien gardé de faire son coup devant Ilayne, qui était de taille à l'en empêcher, je veux dire à le tuer lui-même. Il a attendu qu'elle soit sortie. Elle va se baigner dans le lac, de temps en temps. Elle a appris à nager toute seule. Ou bien peut-être, elle connaissait déjà l'eau avant. Qui sait ? D'ailleurs, vu la forme baroque de son corps, elle flotte d'elle-même, et ses mains et ses pieds sont larges comme des nageoires. Donc, le printemps est déjà très poussé et l'après-midi, quand les herbes aromatiques parfument l'air jusqu'à l'horizon, jusqu'aux crêtes dorsales du stégosaure, Ilayne se baigne dans l'eau jaune du lac qui recouvre sa vallée natale, la maison de son père et jusqu'à l'église où elle fut baptisée et le cimetière où elle devait dormir. Mais tout cela est maintenant enseveli sous une triple couche de vase, d'eau jaune et d'oubli. Et Ilayne, reine d'un monde nouveau, flotte paisiblement à 100 ou 150 mètres au-dessus.

Pendant ce temps, Tchaon fait la sieste. Ilayne le fatigue, exige trop de lui, malgré le cheval de renfort que représente Sanlatin dans leur attelage. Je crois qu'il n'aurait pas fait de vieux os de toute façon. Mais maintenant, la question est tranchée.

En même temps que la gorge de Tchaon, qui est tranchée elle aussi. Lanroubin, qui va partout, a découvert un vieux couteau. Peut-être celui du guide, car il a exploré aussi le goulet et le fleuve souterrain. Sa curiosité est insatiable. Toujours est-il qu'il a un couteau qui coupe encore quand le poignet qui le brandit est vigoureux. En général, il le garde. Comment le sinistre Embrion s'en est-il emparé, je ne sais. Mais il s'en est emparé. Et puis ça s'est fait très doucement.

Embrion a des allures de prêtre. C’est lui qui récite la prière du soir maintenant, maintenant que Manibal est mort. J’étais étendu sur ma couche de branchages, plongé dans la torpeur de tristesse qui ne m’a jamais quitté depuis l’événement, et qui fait que tout me paraît un rêve, un rêve de dément.

Je n’ai rien entendu – ou presque. Un râle bref, tout de suite étouffé dans une sorte de glouglou. Je me relève sur le coude, et je vois Embrion, une main derrière le dos, un sourire faux et satisfait épanoui sur sa face jaune et plate, s’écarter de l’espèce d’alcôve rocheuse aménagée par Ilayne et d’où Tchaon ne sort pour ainsi dire pas.

Je n’ai pas d’inquiétude. Que m’importe. Tout m’est égal. Je ne me dérange même pas tout de suite. Enfin, au bout d’un moment, je me lève tout de même, et je vais voir, par manière de distraction, dans l’espoir d’un petit incident qui rompra la monotonie de l’heure. Mon espoir n’est pas déçu. Tchaon gît, inerte, exsangue, une rigole rouge s’étale en mare sur ses omoplates et se perd dans son oreiller de foin. Ses yeux sont clos, il semble dormir. C’était le seul des enfants qui fût vraiment beau. Mais il était condamné. Devant ce cadavre, il ne me vient qu’une idée baroque : le titre acheté par le munitionnaire anglais est désormais sans héritier. Ainsi périt Charles Fungo, troisième et dernier baron Clendennis. Est-ce qu’il y a encore des lords et des barons quelque part ? Il y en a encore, si ce papier ne supporte que les divagations d’un fou. C’est bien possible. Mais qu’est-ce que ça peut faire ? Peuh… !

Ilayne n’a pas réagi comme je le croyais. Ce qui prouve que je suis encore plein de préjugés qui datent de l’autre monde. J’ai encore cette idée stupide et que rien ne justifie qu’il faut pleurer quand quelqu’un est mort. À vrai dire, depuis longtemps, je ne pleure plus, mais enfin j’ai encore l’idée qu’il faudrait pleurer. Ici, rien de tel. Quand un individu est mort, il est mort. Il n’existe plus. Les sentiments qu’il inspirait disparaissent avec lui. On ne l’enterre pas ; on se débarrasse du cadavre parce que c’est un objet gênant, voilà tout. On le jette quelque part, comme n’importe quel détritus, comme un excrément. En fait, n’est-ce pas un excrément ? Le dernier, et le plus gros. Ilayne a tiré le cadavre de Tchaon par les pieds, comme elle avait fait de Manibal. Comme pour Manibal, après quelques journées de séjour sur l’entablement rocheux de l’entrée, quand il a commencé à puer, on l’a traîné, toujours par les pieds, le long du flanc de la montagne, jusqu’au bord d’un ravin où l’on ne descend jamais, où il serait sans doute impossible de descendre. Et là, on l’a laissé tomber. Il est allé rejoindre Manibal et ce qui restait du loup.

QUATRIÈME PARTIE

Embrion n'a pas profité de son meurtre. Ce qu'il y a de déplaisant dans toute sa personne n'a pas échappé à Ilayne. Elle est restée désorientée pendant deux ou trois soirées, et a subi le Sanlatin plutôt qu'elle ne l'a accepté, n'ayant pas trop l'air de comprendre ce qui se passait. Je crois en effet qu'elle ne comprenait pas. L'intelligence n'est pas très répandue dans le monde nouveau. Aussi, on y est grand homme à bon compte. Les cavernicoles deuxième série voient du génie partout. Ils ont l'enthousiasme facile, et tombent en extase pour un rien, devant des futilités, des niaiseries. Le moindre geste, le plus petit incident prennent des proportions épiques.

Quoi qu'il en soit, c'est maintenant Lanroubin le grand homme de la tribu. Il est à la fois Achille, Archimède et don Juan. Pauvre petit Lanroubin, avec sa peau qui reste blanche sous la crasse, ses taches de rousseur et sa tignasse flamboyante… Le troisième soir après la mort de Tchaon, Ilayne a paru arriver à une conclusion. Elle a envoyé promener Embrion Sanlatin d'une énergique bourrade. Oh ! elle est forte, la mâtine ! C'est une gaillarde. Elle s'est développée beaucoup plus vite qu'eux tous ; c'est elle qui a les épaules les plus larges et les plus larges mains. Et puis elle a attiré Lanroubin près d'elle dans l'alcôve rocheuse. Il n'avait pas l'air très ardent – ennuyé, surpris et inquiet, plutôt. Mais sa curiosité et son tempérament d'observateur le poussaient à attendre, pour voir, pour observer le phénomène.

Eh bien, il a vu. Son éducation scientifique est maintenant complétée par des notions biologiques acquises expérimentalement. Il n'a pas manifesté ses sentiments. Il m'a semblé seulement un peu plus pensif ; son regard plus sombre sous la tignasse rousse, fixe plus longtemps encore, le soir, les braises du feu sacré.

Que pense-t-il ? Parfois, fugitif, un doute m'assaille.

N'aurais-je pas dû me mettre en communication avec eux, leur faire part de ma *science ?* Mais à cette seule idée, j'éclate de rire. Ma *science ?* Mais je n'en ai pas. Tout ce que je leur dirais ne ferait qu'accroître la confusion de leurs idées, sans leur être d'aucune utilité. J'enrichirais leur mythologie, et voilà tout.

Un gouffre entre nous. Ils ne peuvent pas me comprendre, et je les comprends de moins en moins.

Lanroubin, surtout. Après quelques jours de réflexion, les caresses d'Ilayne ont cessé de le préoccuper. Il a mis cette chose-là de côté comme dans un tiroir. Ainsi, rien chez eux qui ressemble à l'amour. Aucune célébration, aucune exaltation, pas de poésie. Au fond c'est peut-être cette attitude qui est la plus naturelle. Ce n'est guère que chez Ilayne qu'on trouve parfois certaines manifestations se rapprochant plus ou moins de ce qu'on appelait passion, avant le déluge. Elle a une façon de prendre Lanroubin par le cou en disant : *Yin !*

Yin ne vient pas de *Viens !* – quoique, au point de vue du sens, ce soit à peu près ça. C'est maintenant, si l'on veut, un équivalent de *Tu viens, beau blond ?* – Mais par le fait c'est une déformation de *Yes* et un souvenir de Tchaon. *Yin,* c'est la formule d'acceptation amoureuse, tandis que l'affirmation ordinaire est *ouin,* qui vient du français. *Yin* s'emploie aussi pour l'offre amoureuse, sur le ton interrogatif : *Yin ? – Yin !* – À ce bref dialogue se borne le plus souvent, dans notre univers, le poème de l'oaristys.

La jalousie existe, cependant, puisqu'elle s'est installée dans le cœur d'Embrion. Mais c'est plutôt jalousie de propriétaire foncier, avec un mélange d'envie. Embrion n'a pas d'amour pour Ilayne, mais il est furieux contre Lanroubin, qui l'a battu sur ce terrain comme sur tant d'autres. Mais, suivant son habitude, il abrite ce qui se passe en lui sous un sourire faux. Il attend, ou plutôt, il guette. Comme ils ressemblent à des animaux, tous ! Leurs jeux de physionomie ne sont plus du tout les nôtres. – Les nôtres ? Qu'est-ce que cela veut dire, maintenant ? Que sont les miens ? Il n'y a plus de miroirs dans

ce monde-ci.

Il y a longtemps que je n'ai dit un mot des autres enfants. Ils ne sont que trois, en dehors de Tsitroen, dont j'ai eu à parler plusieurs fois : Pantin, Bidonvin et Bredindin. Mais vraiment, ils ne sont plus guère que des figurants, ou des animaux familiers. On n'entend pas le son de leurs voix. Ils errent tout le jour, je ne sais où, et ne rentrent qu'à la brune, pour se chauffer au feu et se coucher dans le foin. Ils assistent presque toujours à la prière du soir, mais le plus souvent se bornent à dodeliner de la tête avec une vague mélopée où il n'y a plus même semblance de mots.

Ils vont reprendre de l'importance, grâce à Embrion.

Lanroubin s'agite. Depuis quelques jours il multiplie les sorties, les excursions collectives. Les autres y consentent aisément, moi compris. La caverne ou la belle étoile… M'en fous. L'été est venu, très chaud. On est très bien dehors. Seule, Ilayne renâcle. Elle s'alourdit prématurément, tourne à la matrone, déjà. Peut-être tout est-il changé, et la durée de la vie raccourcie, sous ce nouveau climat. Cependant, elle cède parfois ; parfois aussi on la laisse auprès du feu : il faut quelqu'un pour l'entretenir.

Nous sommes restés absents trois jours, et c'est au cours de cette expédition qu'Embrion a dû s'incliner définitivement devant Lanroubin.

Celui-ci nous a menés d'abord dans un ancien verger campagnard – du moins pour moi il était visible que c'était un verger. Les murs de pierraille n'avaient pas trop souffert. Notre chef de file nous a chargés de pommes et de figues, alors mûres. Avec quelques taupes déterrées en route, c'est tout ce que nous mangerons.

Puis nous revenons sur nos pas vers le lac. Je constate avec surprise que le niveau a beaucoup baissé. De l'autre côté, sur

les flancs du stégosaure, on découvre les anciens layons des cultures en escalier. Mais, recouverts d'un limon jaunâtre, les angles sont arrondis et noyés ; on dirait maintenant de bizarres striures, les écailles d'un gigantesque poisson, à demi rejeté par le flot.

Grâce à la baisse du niveau, il est facile maintenant de contourner le lac. Mes compagnons marchent d'un trot sec, que j'ai peine à suivre, Heureusement, la nature du terrain les force souvent à ralentir. Et puis ils vont en zig-zag, font sans cesse des crochets à droite et à gauche, pour un rien, un brin de lavande, un caillou, une sauterelle… (les sauterelles viennent de reparaître, les premières parmi les insectes, et par quantités). Et nous arrivons sur les pentes du stégosaure. Les sapins ont résisté. Mais les pluies torrentielles ont creusé entre leurs touffes des espèces de canyons, sortes de rainures irrégulières, au fond desquelles il faut se hisser à la force des poignets. On avance avec les mains plus qu'avec les pieds. Enfin, nous arrivons sur la crête, parmi les rochers qui forment l'épine dorsale du monstre. De près, ce sont des rochers bien irréguliers et bien quelconques.

Mais, de l'autre côté, quelle vue ! Une autre vallée, bien plus vaste, et une route, une route en lacets, intacte, régulière, qui descend paisiblement. Et puis des maisons, des toits, un village, un pont… Se pourrait-il… ?

J'ai le souffle coupé ; mais pas pour longtemps. En regardant mieux, je vois que les toits sont couverts de limon. Le pont est à demi submergé ; au milieu, l'eau affleure son tablier. Les trois quarts des maisons sont en ruine. Le fléau est passé là.

Mes préoccupations sont bien vite ramenées vers le monde nouveau. Car c'est ici qu'Embrion va montrer ses petits talents de traître. Lanroubin s'est arrêté debout au bord d'une descente à pic, tout droit, contemplant avec fixité les ruines d'en bas. Il semble méditer ; mais je sais que cette fixité lui est habituelle et ne recouvre souvent qu'une vague rêverie, ou

même l'absence complète de pensée. Au reste, ce qui prouve que sa méditation n'est pas bien profonde, c'est qu'il l'interrompt pour se gratter méthodiquement les trous du nez, d'un geste qui eût été jugé fort mal élevé avant le déluge.

Le regard de Lanroubin s'étend sur les cultures en étages où il y a encore du seigle qui pousse parmi les herbes, des noyers, des châtaigniers qui semblent, de loin, criblés de petites étoiles vertes, comme un feu d'artifice vert tiré pour quelque fête. Ses yeux absorbent le paysage, son oreille le bruit de la brise. Je me suis aperçu, déjà, qu'ils avaient des sens différents des miens. Ils n'ont pas l'habitude d'être étourdis par mille bruits divers, distraits par mille pensées ; alors, ils peuvent absorber une foule de petits détails négligés jadis par l'homme des villes. Un enfant comme celui-ci peut décomposer le silence – ce qui me paraît être le silence – en mille petites perceptions.

Il y a quelque chose, pourtant, qu'il n'a pas entendu.

Embrion, flanqué de Pantin et de Bredindin (Tsitroen est resté dans la cave avec une entorse), s'avance vers lui à pas de loup. Peut-être aussi qu'il les entend et ne se méfie pas.

Alors, il a tort. Car, sur un signe de leur chef, ils unissent leurs forces dans une seule poussée, les mains portant sur les omoplates de Lanroubin, tout en se rejetant en arrière, car ils ont facilement le vertige.

La silhouette à tignasse rousse a disparu presque instantanément. C'est à peine si j'ai vu comme une ligne brouillée suivant une trajectoire vers le vide. Je n'ai pas eu le temps de l'avertir. Aurais-je eu, du reste, ai-je eu vraiment le désir de l'avertir ? Dans le monde tel qu'il est maintenant, que peut faire un Lanroubin de plus ou de moins ?

Bah !

Les trois autres sont restés un instant silencieux. Ils n'osent pas encore croire que c'est arrivé, et cela montre le prestige que le rouquin avait déjà su acquérir. Enfin, après s'être regardés, immobiles, un bon moment, ils éclatent de rire. Une joie bestiale inonde leurs visages crasseux ; leurs yeux brillent comme ceux du loup sous leurs cheveux emmêlés.

La contagion de leur rire gagne Bidonvin, qui était resté en arrière, et qui rapplique soudain, une fleur des champs à la main. Il rit stupidement, comme un jocrisse, sans savoir pourquoi. Il n'était sûrement pas dans la conspiration. Même dans l'ancien monde, on l'aurait considéré comme un enfant arriéré. Ici…

Embrion prolonge les manifestations d'une joie féroce. Il frappe sa poitrine déjà velue, et de sa bouche déjà ombrée de noir, ouverte comme un trou dans son visage olivâtre, sortent des sons que je comprends mal. C'est une sorte de chant de victoire, d'affirmation rythmée, plutôt, car il ne sait pas chanter. Deux phrases reviennent sans cesse, dont je saisis à peu près le sens :

Embrion mantan Lanroubin,

Embrion pin gran Lanroubin{1}.

Enfin, après toutes ces simagrées, ils se décident à s'en aller. L'expédition est terminée. On rejoint la cave, maintenant. C'était une idée de Lanroubin, cette expédition. Nous suivons la sente, la dépression à peine tracée, qui nous a conduits jusque-là. Elle redescend une centaine de pas avant de remonter en brusque raidillon vers la crête du stégosaure. À l'endroit où s'amorce ce raidillon, on aperçoit les vestiges d'un vrai sentier, envahi par les herbes et qui s'en va vers le fond de la vallée où il doit rejoindre un des lacets de la route.

Il y a donc là comme une esquisse de carrefour. Tout à

coup, au moment où nous y arrivons, Embrion le premier, portant haut la tête, une forme élancée se dresse devant lui. Une torche vivante à tignasse de flamme.

Lanroubin. Je suis moi-même abasourdi. Quant aux autres, ils tombent à la renverse, littéralement, grotesquement assis sur leur derrière, les mains en avant, la tête détournée pour ne pas voir, ils crient ensemble :

– *Quinzinzinzili !*

Décidément, ce mot, qui recèle déjà tant de significations diverses aura aussi celle de fantôme. C'est du moins ce que je me dis sur le moment. Mais je saurai plus tard que j'ai mal compris. Pour eux, Lanroubin est réellement mort ; mais il a été ressuscité par Quinzinzinzili. Il participe donc de Quinzinzinzili ; il participe de sa puissance ; il est immortel et invulnérable. Pour eux, ça n'est pas plus impossible qu'autre chose. Et après tout, où est l'impossible ? Où est le vrai, où est le faux ? Est-ce à moi de le dire, moi qui suis peut-être fou, moi dont la conscience trop frêle est sans doute la seule sur la planète, à unir deux mondes.

Mais Lanroubin ne ratiocine pas comme moi. Il saute sur Embrion, le prend aux cheveux, lui meurtrit les flancs à coups de pied, bref, lui administre une magistrale raclée. L'autre se laisse faire, inerte. De temps en temps, de ses lèvres gonflées par les coups s'échappe faiblement, sur un ton pleurnichard, comme une supplication : *Quinzinzinzili !*

Lanroubin s'arrête vite. Il relève Embrion d'un coup de pied dans les fesses, et, d'un geste autoritaire, nous invite à le suivre. J'obéis, comme les autres. Obéir à ce gamin ? – Peuh ! Mon existence peut se terminer d'un moment à l'autre. Alors, pourquoi vouloir une chose plutôt qu'une autre ? Il faut être un enfant, maintenant, pour vouloir.

Le sentier de chèvre tourne et glisse et nous tournons et nous glissons, nous cramponnant aux touffes d'herbe. Bientôt nous arrivons à un palier croulant, mal maintenu par des

piquets pourris, effondré par places, et où il y a du seigle et de la vigne. Et, derrière trois noyers, surprise ! une maisonnette et un puits, un jardinet, un enclos.

Mon cœur stupide se met encore à battre. Mais nous approchons, et, du premier regard, j'ai l'assurance que tout espoir serait vain. Maison vide, portes ouvertes, volets pendants. Une odeur de mort et d'abandon. Personne, pas même un cadavre. Nous contournons la maison, dont un côté s'effrite en pierrailles. De l'autre côté, une courette-jardinet, qui servait à étendre du linge. Des cordes sont encore tendues, depuis le mur jusqu'à des piquets inclinés de guingois. Quelques-uns sont arrachés de terre, et les cordes traînent sur le sol avec les linges souillés : des chemises réduites à l'état de charpie et des draps amoncelés, informes, comme des bâches.

Le fléau a passé là. Et pourtant… il y a autre chose. À bien y regarder, quelques-uns de ces pieux semblent avoir été arrachés bien récemment. La terre est toute fraîche au pied de l'un d'eux. Et l'un des tas de draps conserve encore une dépression qui a l'air d'une empreinte.

Un soupçon m'envahit. Je lève la tête. Ce serait idiot, et pourtant… Voilà bien, juste au-dessus de nous, le châtaigner piqué dans une fissure que nous dominions tout à l'heure. Le roc, là-haut, s'avance en balcon. Palier et maisonnette doivent être pratiquement invisibles de là-haut ; et c'est de là-haut que Lanroubin est tombé. De quelques mètres tout au plus : la hauteur de deux ou trois étages. Sur des cordes à linge et des draps flottants, qui ont fait office de filet.

Et c'est ainsi qu'il est ressuscité. Voilà l'un des secrets des miracles de Quinzinzinzili. Je ricane tout haut.

Et tout seul. Les autres furettent dans la maison et rapportent des trophées. Rien d'utilisable : des assiettes à fleurs, ébréchées ; des verres de couleur, comme on en gagne aux tourniquets des fêtes de village, une statuette de la vierge en plâtre, encore dorée et azurée. Ce seront des fétiches, et rien de plus. Je pourrais jouer au Robinson, et tâcher de

trouver des ferrures ou autres objets utiles…

– Peuh !

Et que faire avec de pareils imbéciles ? Voilà Lanroubin qui semble intelligent. Je lui ai montré le châtaigner accroché au bord du ravin comme un candélabre vert. J'ai essayé de lui faire comprendre que je comprenais ce qui s'était passé, et… enfin que je le félicitais, presque. Faut-il que je sois idiot et déprimé, en ce moment ! J'étais presque disposé à éprouver une espèce de sympathie pour ce moutard. C'est la colique qui me rend comme ça, je crois. Manger trop de fruits m'a dérangé l'intestin.

Et que m'a-t-il répondu, cet imbécile ? Vraiment, c'est trop farce, ça aussi. Je finirais presque par me résigner à vivre dans ce monde, simplement à cause de sa bouffonnerie : c'est la seule chose qui la rachète un peu, et c'est du moins une qualité constante.

Il m'a expliqué, ce crétin, à grand renfort de gestes et de sons gutturaux et nasaux, que s'il avait fait la culbute sans rien se casser, c'est parce qu'il était en train de se nettoyer les trous de nez juste au moment où il a fait le saut. Ce geste (le nettoyage des trous de nez) est, paraît-il, agréable à Quinzinzinzili, et c'est parce que lui, Lanroubin, avait les doigts dans le nez, que Quinzinzinzili a disposé des cordes à linge tout exprès pour le recevoir.

Et voilà ! Le geste de se fourrer les doigts dans le nez est devenu maintenant un geste rituel, propitiatoire et pieux. Il est accompli tous les matins par toute la tribu, Ilayne comprise, devant un verre à dents à bordure dorée, orné de myosotis bleus, encadré de deux assiettes fleuries de pavots et de pivoines. C'est l'office du matin !

Ha, ha, ha ! Quinzinzinzili !

Il y a encore un autre article, pourtant, dont la trouvaille aura de lointaines conséquences. Comme tout ce qu'ils font, au reste. Ils sont des fondateurs, et leurs moindres sottises retentiront sans fin sur le destin des générations.

Avec le verre à dents, la Vierge et les assiettes, il y avait aussi un vase, un vase à fleurs. Affreux : un chef-d'œuvre du genre avec des feuillages de porcelaine et des roses violâtres dont les pétales vous incisaient les doigts dès qu'on touchait l'objet.

C'est sans doute pour ça qu'il est resté plusieurs jours à l'écart, dans un coin. Puis, un jour, Tsitroen, qui est toujours affamé, et dont le museau pointu furette toujours dans tous les coins en quête de nourriture, a mis son nez dans le vase à fleurs, a reniflé la poussière qui l'emplissait, éternué, et laissé tomber le précieux calice, qui s'est brisé en mille morceaux sur le sol de la cave. Bravo, un peu moins de laideur dans le monde !

Ils se sont précipités, consternés, sur les débris épars. Et alors, parmi les tessons de porcelaine, nous avons vu : un morceau de papier gris, quelques restes de tabac, du caporal ordinaire, mélangé de grains qui devaient être du tabac à priser (d'où l'éternuement) ; une vieille pipe cassée en deux morceaux, et un objet métallique oblong.

Pour moi, pas de doute sur ce dernier objet : un briquet. Il marche peut-être, mais je n'étends même pas la main pour le prendre. Peuh !

Eux, ils prennent tout, ils touchent tout. Pipe, papier, briquet, repassent de main en main, non sans occasionner de nombreux éternuements. Je crois qu'ils ont la muqueuse nasale particulièrement sensible.

Enfin, Lanroubin, après avoir tout examiné plus longtemps que les autres, a une idée de génie. Une idée qui est peut-être tout simplement un souvenir. Un souvenir ancestral, pourrait-on dire. Il met dans sa bouche le bout de tuyau tronqué qui tient encore au fourneau de la pipe, et celle-ci fait figure de brûle-gueule. Il appuie son pouce sur le fourneau vide, comme un vieux fumeur, pour tasser le tabac absent ; puis il cligne de l'œil, fronce le nez, comme s'il y avait de la fumée, et il presse le briquet dans le creux de sa main, à la hauteur de son œil.

Miracle ! Le briquet s'ouvre. C'est un briquet à pierre et à amadou. Mais, s'il est vrai qu'il s'ouvre et fonctionne, il rate. Les étincelles se succèdent, mais l'amadou ne s'enflamme pas. Alors, j'ai un geste stupide, dû à mon énervement. Et puis, je vieillis. Je ne sais plus dominer mes impulsions. Je prends le briquet, je l'examine. Il y a une bonne longueur d'amadou, mais le bout extérieur est humide et couvert de poussière grisâtre. Non sans éternuer plusieurs fois, à mon tour, je coupe la mèche avec le couteau sacré qui est là, sur l'autel ; je la remonte, je frotte la roulette. L'étincelle jaillit et l'amadou rougeoie. Je prends une poignée de foin dans le matelas commun, et je montre à Lanroubin comment on l'enflamme. Le tabac et le foin s'unissent pour irriter mes muqueuses, car je ne cesse d'éternuer pendant l'opération.

Nous aurons désormais du feu à volonté. Mais, de nouveau, je me heurte à l'exaspérante stupidité des nouveaux hommes. Quand j'offre le briquet et une poignée de foin à Lanroubin pour l'inviter à répéter l'expérience, il repousse mes présents avec une sorte de terreur sacrée. Par la mimique et par la voix, il s'explique : non, il ne touchera pas à la lumière ! « *Lanroubin non tonch linlin !* » (linlin veut dire lumière). Non, la lumière n'a pas voulu lui obéir, à lui. Elle m'a obéi tout de suite, à moi. C'est donc à moi, désormais, de m'en occuper. Le briquet devient ma propriété ; ou plutôt c'est moi qui suis désormais attaché à l'objet sacré, au *Linlin.*

Me voilà promu prêtre du *Linlin.* Prince et Gardien du

Sublime Briquet !

Après tout… Il me semble me rappeler vaguement qu'il existait un titre analogue, déjà, chez les anciens hommes. Chez les francs-maçons, je crois. Prince du Sublime Secret… ou du Sublime Coffret. Je ne sais plus si c'était un secret ou un coffret, mais c'était quelque chose de sublime. Comme mon briquet. Ce titre ridicule était recherché par les plus hauts personnages de l'État. À mon tour, je suis un haut personnage. Dans un État qui compte, à vrai dire, en tout, sept habitants. Mais qui est aussi vaste que la planète.

Un état qui ne vaut pas mieux que les autres. Mais pas moins, au bout du compte. La bêtise humaine est toujours égale à elle-même. N'est-ce pas la bêtise suprême des hauts personnages de l'ancien monde qui a amené la catastrophe qui a produit le nouveau ?

En somme, mon titre de Gardien du Briquet en vaut bien un autre.

Mais il me pèse. J'essaie de refiler ma charge à Lanroubin. Il me faudra du temps. Enfin, à la longue, j'y parviendrai… À peu près. Lanroubin, vis-à-vis du Linlin Sacré, ne voudra jamais se considérer que comme un sous-diacre, un remplaçant, une doublure. Il ne consentira jamais à toucher la molette du sacré briquet qu'avec ma permission, formellement donnée. C'est-à-dire qu'il faut que je l'en prie avec insistance. Alors, il consent à prendre l'objet dans ses mains, et il le fait fonctionner à peu près correctement.

Seulement, une chose dont je n'ai jamais pu le déshabituer, c'est de se livrer au préalable à une série de rites propitiatoires. Il élève le briquet à la hauteur de son visage, ferme un œil, serre les dents comme s'il tenait une pipe, et éternue solennellement deux ou trois fois.

Alors, mais alors seulement, il fait marcher le briquet.

J'ai pu lui persuader que la pipe elle-même n'était pas nécessaire. Mais les éternuements lui paraissent

rigoureusement indispensables. Il n’en veut pas démordre. N’ai-je pas éternué moi-même, la première fois ?

Par voie de conséquence, le mot *Atchoum,* passé sans changement dans la langue du monde nouveau, est devenu un verbe qui signifie *allumer*.

Cette invention (celle de l'atchoum) aura bien d'autres conséquences. Elle rend immédiatement praticable et presque facile le voyage de découverte projeté par Lanroubin, qui, en plus d'un Newton, est aussi un Christophe Colomb. Notre population est si réduite que nous cumulons tous les plus hauts emplois – et les plus basses fonctions. La grosse question, si on voulait voyager, était celle du feu. Maintenant, il suffira d'emporter une provision de foin et le briquet. Le foin ne serait même pas indispensable. On trouve déjà partout des feuilles sèches. L'été est fort avancé.

La caravane s'est mise en route. Belle caravane ! Ils ont tous des ballots empaquetés de haillons sur les épaules, comme les chemineaux classiques des gravures – des gravures d'avant… Ils ne savent pas tanner les peaux. Moi non plus. Alors on fait les paquets comme on peut.

Mais si nous avons bâtons et baluchons, nous sommes presque nus. Et crasseux ! Mais nous ne marchons pas mal. Nos pieds sont endurcis, maintenant.

La vue de nouveaux paysages m'a replongé dans une angoisse sans nom. Je m'étais peu à peu accoutumé à ma vie animale, obscure et végétative, dans la caverne. Le malheur m'écrasait toujours, mais je ne sentais plus mon écrasant malheur.

Tandis que maintenant…

Premier jour. – Il a fallu contourner des montagnes, descendre et remonter des croupes, tantôt dénudées, tantôt gazonnées.

Où allons-nous ? Je ne reconnais plus rien. Quant à s'orienter… Pas de boussole, bien sûr. Pour ce qui est des

étoiles, le ciel nocturne est magnifique, mais je suis bien incapable d'y retrouver l'étoile polaire. Oh, je connais la méthode ! Je veux dire que je sais qu'il y en a une et que j'ai une vague idée de ce qu'elle est. Mais pour l'appliquer, vas-y voir !

Nous allons donc au hasard.

Nous sommes arrivés bien vite devant une mer inconnue. La mer était beaucoup plus loin dans le sud, autrefois. Mais sommes-nous allés vers le sud ? – En tout cas nous remontons (par force, il n'y a pas moyen de faire autrement) le long d'un golfe qui semble s'effiler en pointe à mesure que nous avançons. De l'autre côté de sa vaste étendue de flots limoneux, nous apercevons des massifs de montagnes élevées.

Lesquelles ? Des montagnes nouvelles, peut-être.

Troisième jour. – Je crois que j'ai fait une découverte. Ce golfe, ce doit être l'ancienne vallée du Rhône, submergée. Alors, toute la Côte d'Azur, Toulon, Marseille, Nice, seraient sous l'eau ?

Après tout !

Quatrième jour. – En fouillant mes souvenirs pour trouver un moyen de s'orienter, je me suis rappelé toutes les histoires sur la frontière de l'est, et les bastions de l'est et autres turlutaines. Or, l'est est du côté de l'orient. Et orient veut dire soleil levant, ça, je le sais, à cause du latin. Alors, en regardant le soleil à l'aube, je regarde vers l'est. Dans ce cas, je dois avoir, à peu près, le nord à ma gauche.

Je crois, en effet, que nous remontons vers le nord.

En tout cas, nous avons bien fait d'emporter des provisions. Des pierrailles et encore des pierrailles, voilà ce que nous rencontrons. Des herbes aromatiques, fenouil, lavande, quelques groupes d'oliviers, et c'est tout comme végétation. Comme animaux, plus même de taupes. Cependant, Bredindin, qui a des instincts de chasseur, a attrapé, depuis notre départ,

trois lapins. Ah ! et puis j'oubliais : il y a de l'ail. De l'ail tant qu'on veut, partout. Pas d'arbres fruitiers, sauf les oliviers, qui sont tous stériles, et la privation de fruits nous frappe tous, même moi. Nous étions accoutumés à ce régime.

Sixième jour. – Enfin, des oliviers avec des olives. Mais nous nous apercevons que ce n'est pas très bon, et que ça donne soif. Et il a fallu marcher toute la journée avant de trouver de l'eau. Même après avoir bu, il nous reste dans la bouche un goût savonneux.

Septième jour. – Le souci de l'eau va nous être enlevé. Le golfe s'est résolu en un large fleuve. Le Rhône, décidément. Je ne m'étais pas trompé.

Je m'aperçois que je me suis trompé dans mon décompte des jours. J'ai oublié d'en marquer. Sommes-nous le dixième, le onzième, le douzième jour de notre voyage ? À quatre jours près, je ne saurais le dire. Oh, et puis, au diable, je m'en fous. Ça devenait fastidieux ce compte des jours, j'y renonce. Qu'est-ce que ça peut faire, puisque je n'aurai pas de lecteur ?

Autre jour quelconque. – Première découverte. Sur les bords du fleuve singulièrement élargi, aussi large que la Gironde en aval de Bordeaux, j'avais remarqué des monticules limoneux, de vraies collines, parfois, bizarrement bossuées. Ces tumulus aux aspects funéraires m'avaient remué le cœur. Aujourd'hui, nous avons fait halte pour plusieurs jours, car Ilayne traîne la jambe et sa volonté fait loi. Nous avons trouvé sur une pente une espèce de cave et la caravane s'est installée là. J'ai erré toute la journée. Or certain monticule m'attirait à cause de ses allures régulières et anguleuses, presque artificielles.

Je n'ai pas eu besoin de creuser bien longtemps. Quelques trous, avec mon bâton et mes pieds, dans la croûte limoneuse. Et, plouf ! Je m'effondre à l'intérieur d'un vaste bâtiment aux salles larges et régulières. Je n'ai pas de peine à reconnaître que c'est une caserne : les râteliers d'armes le long des murs,

au bout des chambrées, sont encore intacts. Je ne peux pas aller partout. Il y a des portes effondrées et bloquées, des couloirs obstrués. Je ne trouve pas de cadavres. Ils doivent être plus bas, car je suis dans les étages supérieurs, étant entré par le toit. Ou bien peut-être une brusque mobilisation a-t-elle vidé cette caserne, et bien d'autres.

Enfin, j'ai trouvé ce que je cherche. Sur une planche à paquetage, au-dessus d'une file de châlits, un sac de toile, bourré de biscuits, et, auprès, solitaire, une boîte de singe.

Je suis parti en courant avec mon butin, comme si on allait me le prendre, faisant trembler sous mes pas les planches craquantes et vermoulues d'où fusait une poussière nauséabonde. J'ai eu beaucoup de mal à sortir du trou. La croûte de limon s'effritait sous mes doigts et ne fournissait pas de point d'appui. Il m'a fallu bâtir un monticule de débris aussi haut que moi afin de pouvoir le gravir et reprendre pied à la surface.

Le singe nous a tous rendus malades. Il a fallu le jeter. Corrompu par les gaz, peut-être. Ou nos estomacs ne sont plus habitués. Mais les biscuits, longuement délayés dans l'eau, forment une sorte de pâte qui est pour nous du gâteau, de la crème Chantilly, tout ce qu'on veut. J'empêche les hommes nouveaux de tout manger le même jour. On m'obéit. N'est-ce pas moi qui ai inventé cette nourriture des dieux ? Je l'ai créée par un processus magique. Car il ne saurait leur venir à l'idée que je l'aurais tout simplement trouvée.

Ces quelques jours de séjour auprès d'une série de croupes limoneuses (que je crois être Valence) sont paisibles. Ilayne se partage aimablement entre Embrion et Lanroubin. J'ai même idée que Pantin a été admis dans leur cercle de jeux amoureux. Aucun d'eux ne songe à être jaloux, vraiment. Ils n'ont vraiment pas la notion de l'amour.

Nous repartons. Mais de nouveau je suis désorienté, dans le temps comme dans l'espace. J'ai subi une période de dépression pendant laquelle j'ai perdu tout à fait la notion du temps. Je crois que j'ai eu la fièvre. Et puis, quand je suis revenu à moi, je me suis aperçu d'une chose, qui ne m'avait pas frappé tout d'abord. Nous nous étions écartés du fleuve pour camper à l'abri des croupes limoneuses, car le vent est souvent assez fort par ici. Mais, juste au-dessous de la ville ensevelie, le cours d'eau, très diminué, s'infléchit vers ce qui me semble être l'est, et vers les montagnes que je prends pour les Alpes. Il se change bientôt en un simple torrent. Mais sa vallée continue vers le nord – ce que je crois être le nord. Les hommes nouveaux décident de suivre la vallée plutôt que le cours d'eau lui-même. La marche y est plus commode. Et il y subsiste encore quantité de mares et de petits lacs, de distance en distance, où l'on peut boire.

Je ne compte plus les jours. Je suis brisé. Au bout d'une semaine – ou deux, nous arrivons devant une série de ruines, en partie recouvertes, elles aussi, d'une croûte d'alluvions, et dont la masse dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Elle impressionne grandement les enfants, et moi-même.

Un paysage bouleversé, lunaire. Des blocs d'aspect granitique et séléniforme, grisâtres, se dressent en aiguilles sous un ciel terne et mat. Et entre eux des ravinements, des vallonnements.

Nous avons peine, en arrivant, à nous faire une idée de l'ensemble. Cependant, dès les premières heures d'exploration, nous distinguons bien vite deux ravins principaux, deux espèces de tranchées géantes qui se rejoignent au milieu du chaos lunaire. Elles sont coupées, obstruées, parfois, par des éboulements, mais demeurent toujours parfaitement reconnaissables. Du fond de ces deux rainures planétaires, nous regardons, perdus comme une vermine, les éboulis tempétueux des énormes blocs couleur de boue grise. Et, vue de près, c'est bien de la boue, en effet. La boue alluviale venue avec le déluge, puis, le déluge parti, desséchée en croûte.

Qu'y a-t-il sous cette croûte ? Je le devine d'abord, je le vois ensuite. Une ville. Ces deux tranchées qui se rejoignent : deux fleuves. Nous sommes au confluent de deux anciennes voies fluviales desséchées, deux vestiges de fleuve se coupant à travers le cadavre d'une ville.

Lyon, évidemment. Ce ne peut être que Lyon. Pas d'autre ville de cette importance par ici. Et la forme générale… Sous ces monceaux de boue séchée, il y a Fourvières, les Brotteaux, la Tête d'Or. Bien vite, nous en avons la confirmation. Dans la boue jadis semi liquide, il s'est formé d'immenses bulles de gaz, qui ont crevé un peu plus tard. Pustules géantes sur le masque de la cité. Il en est résulté de vastes trous ovales, énormes hublots qui s'ouvrent de place en place, offrant un droit de regard sur la momie subcorticale de la ville engloutie.

Par ces œils de bœuf naturels, nous avons de brefs et glaçants aperçus sur un spectacle, sur un drame étrange : la décomposition d'un cadavre de cité.

Déjà tout s'effrite, tout tombe, et la suite des mois et des ans a râpé les murs morts. Les voussures des rues, au-dessus des égouts secs, ont éclaté, et des poutrelles de fer brisées jaillissent du sol ou des décombres, comme des esquilles d'os du corps d'un homme tombé dans un accident de montagne. Mais les déchiquetures s'estompent déjà d'une poudre où se mêlent les moellons et les gravats des édifices et la fine poussière du limon de la croûte. Quelques façades d'hôtels, de palais ou d'églises sont restées debout, et, vues dans l'ombre, par le trou d'une bouffiole, donnent encore l'illusion d'exister mais branlantes et peu sûres. Les unes se défont lentement, avec des pierres qui tombent comme des larmes ; d'autres s'écroulent tout d'un bloc avec un bruit sourd ; et les débris des flèches de clochers, des faîtes couverts d'ardoises, et le zinc des pignons et des gouttières, viennent s'amalgamer dans les fonds aux voûtes des caves. Aux endroits aérés, des plantes parasites descellent les jointures, et le visage mort d'un édifice est soudain fardé de la brillante parure des gueules de loup et des joubarbes. Les dernières murailles crèvent, parois et cloisons éclatent et s'affaissent. La croûte protectrice de limon cède elle-même sur de vastes espaces, et là, le vent couvre et découvre incessamment les ruines informes et méconnaissables de rideaux de terre et de poussière. Les saisons ont accompli leur travail, le gel a disloqué et fait éclater les pierres, la chaleur les pulvérise, et de nouveau le gel va les annihiler, le soleil les brûler et les disperser. Sous l'effort des vents et de la neige tout se désagrège en matière stérile. Il n'y a plus là, à la place d'un bloc de maisons ou d'une cathédrale, qu'un amoncellement informe au sein duquel subsistent encore des parties plus consistantes, à la place des poutres de fer ou des anciennes pierres de taille.

Et puis, la pluie va venir. Je la vois, je l'entends tomber dès l'automne et changer tout en boue. Et la boue redeviendra poussière, et la poussière boue, pendant bien des hivers, pendant bien des étés. Et puis l'océan viendra peut-être à son tour ensevelir ce cadavre, l'envelopper du linceul de ses

sédiments. Et la mer capricieuse se retirera, laissant le soleil et les vents tamiser à nouveau ces cendres, dune inféconde, appelée elle-même à s'éparpiller, à disparaître. Alors, sur le sol égal, le soleil immobile éclairera dans la plaine le sable solitaire et brûlant. Plus rien, plus une trace. À cet endroit pourtant une ville a fleuri, et le vaste désert y semble plus vaste encore.

Nous avons campé plusieurs jours sur la frange de la cité morte, momie de ville dans son sarcophage de limon. Nous avons trouvé une maisonnette presque intacte, qui devait être une cabine d'aiguilleur, car il y a tout autour des débris de ferraille où l'on reconnaît sans peine une voie ferrée. Et c'est là que j'ai senti approcher la mort.

Je n'ai plus longtemps à vivre. Moi aussi, comme la ville, comme toutes les villes, comme tout l'ancien monde dont je suis le seul survivant, et dont le reflet n'existe plus que dans la veilleuse de ma conscience, je vais mourir. Déjà j'ai dû perdre connaissance, plusieurs fois sans doute, et bientôt ce sera la syncope définitive. Mes yeux, mes orbites, comme les hublots limoneux de la ville enfouie, vont se remplir du sable du marchand de sommeil éternel.

Quinzinzinzili !

Ils abandonneront mon corps ici ou là, les enfants sauvages et stupides qui représentent maintenant l'humanité, et, tout comme Lyon et Paris, mon corps va se dissoudre. Il me semble que je subis, que je vis déjà ma propre dissolution. La chaleur dilate mes tissus, le froid les contracte, ils craquent, se divisent, se séparent. Mes membres se disjoignent, les liquides fermentent, des acides se dégagent et consument les chairs.

Puis mon être inciméré ou liquéfié sera bu et dévoré par la terre ; une partie va s'incorporer aux plantes, une autre partie va s'en aller dans la poussière et dans la pluie, avec le vent, l'eau, s'évanouir et se perdre en particules impondérables.

Mais mon cadavre ne se dissoudra pas à côté de celui de Lyon. Le voyage est fini pour cette fois, et je vais user mes dernières forces sur le chemin du retour. Ilayne est malade.

Seulement, ce n'est pas, comme pour moi, la maladie finale. Au contraire. Ils n'y comprennent rien, et elle non plus. Mais je ne puis avoir aucun doute. Ilayne est enceinte. Son ventre, qui grossit et ballonne, les effraie. Ils essaient de la guérir en lui donnant double ration de biscuit de soldat. Elle mange trop, et vomit. Alors, ils décident que c'est le voyage lui-même, le déplacement, qui est cause de cette étrange maladie. Il faut fuir ces lieux inhospitaliers et revenir au plus vite dans notre cave natale. (Je dis natale puisque c'est là que l'humanité nouvelle est née.)

Lanroubin retrouve le chemin du retour avec une sûreté qui m'étonne. Il n'a pourtant ni carte ni boussole, ni l'idée d'établir quoi que ce soit qui les remplace. Mais je m'aperçois qu'il a une mémoire vierge et fidèle : il a dans sa tête une série de points de repère baroquement choisis, suivant ses idées à lui bien entendu : ici un rocher en forme de taupe ; là deux oliviers au tronc jumelé ; ici une crête en dents de scie à l'horizon. Tout cela forme dans sa tête un itinéraire, assez semblable aux anciens portulans, aux itinéraires des caboteurs.

Je passe sur ce voyage où, pourtant les hommes nouveaux font des trouvailles et révèlent encore bien des côtés baroques de leur caractère. Mais mon esprit est déjà en veilleuse. Je ne les observe plus, je n'ai plus le goût de les observer. Au lieu de regarder ce qui se passe autour de moi, je revis, avec une intensité de plus en plus forte, hallucinatoire, les scènes du monde antédiluvien. Je réentends des discours d'hommes politiques – ah ! combien futiles… Sécurité, désarmement… ha, ha, ha !… Pactes, responsabilités, traité de Versailles, race

aryenne… ha, ha, ha !… Puis, je tiens à nouveau dans mes bras la souple Elena, avec sa robe bleue à reflets électriques ; je dîne au Ritz, en smoking, je revisite des expositions futuristes… Futuristes ! ha, ha, ha ! Il était beau le futur ! – Mais était-ce bien le futur ? Ce que je prends pour des hallucinations n'est-il pas la réalité ? Mes moments de folie ne sont-ils pas mes moments de bon sens ? Où est la démence, où est la raison ? Ne serais-je qu'un pauvre fou inoffensif, que l'on laisse sortir de temps en temps, qui mène à certains jours une existence presque normale, mais qui, par un étrange désordre de l'esprit, s'imagine, le pauvre, qu'il a vécu la fin du monde ?

Quelle est l'illusion, quelle est la réalité ? Je ne sais plus.

J'ai eu hier (ou avant-hier) un singulier rêve. J'étais détaché de tout, je flottais dans l'espace, comme un corps astral, un esprit pur, un de ces *corps glorieux* de l'ancienne métaphysique, et je voyais la terre flotter dans le ciel. Mais ce n'était plus tout à fait un astre, comme je la voyais. La terre flotte dans le ciel comme une méduse informe et ronde, mal dégagée encore de la matière primitive, ni animal ni plante. À sa surface, les fleuves, les routes, les voies ferrées, les canaux, les mers sont comme les vaisseaux, les artères et les veines qui charrient cotons, céréales, minerais, comestibles et combustibles ; les matières premières, les liquides, les substances brutes, sève, lymphe et sang nourricier de la planète. Les wagons et les bateaux sont les globules rouges qui s'en vont nourrir, réparer, couvrir et protéger les corps, les cellules humaines et intelligentes de cet être inorganique.

Et puis tout se brouille. Le globe de la terre s'obscurcit et devient un disque. Tout est noir dans les cieux éternels, et sur ce vaste écran, projetée par une lumière dont la source reste invisible, je vois l'ombre de la terre déployer son immense mystère, et s'épanouir, toute rouge sanglante, sur l'horizon sans limites.

Est-ce un rêve ? Et quand m'est-il advenu ?

Je n’ai plus du tout la conscience du temps. Serais-je déjà mort ? Mais depuis quand ?

Il faudrait pourtant fixer la date. Car, il n’y a pas à dire, ma mort sera un événement, un événement historique. Je suis le pont, la passerelle qui relie deux mondes, le frêle et obscur trait d’union entre les deux humanités, le dernier des hommes fossiles, ou plutôt, tout simplement, le dernier des hommes. Car, ceux-là, les autres, Ilayne et son sérail, ce ne sont plus des hommes. Et leurs descendants seront tout autre chose. Si différents ! Moi disparu, il n’y a plus d’homme. Je suis la fin. Le point final. Un point, à la ligne.

Dire que tant de générations ont souffert et peiné pour en arriver là. Belle conclusion, digne de l’exorde. Dernier terme de la catastrophe planétaire : la mort obscure, inaperçue et futile d’un individu médiocre et quelconque, naufragé sur les confins de l’ère quaternaire ! La fin de l’humanité, fin de Gérard Dumaurier. Belle eschatologie !

Mon professeur de grec, je m’en souviens, aimait beaucoup ce mot : *eschatologie.* Quand il le prononçait, il en avait plein la bouche. Eschatologie ! Je ne me doutais pas que j’étais destiné à le vivre, ce poème des fins dernières, moi, moi, Gérard Dumaurier.

Suis-je encore moi ? Suis-je encore Gérard Dumaurier ? Que signifie cet assemblage de syllabes ? Plus rien. Plus rien du tout. Je ne suis plus moi, je suis un symbole, la pointe extrême de l’humanité, l’homme final, le dernier. Eskhatos. Je veux que ce soit mon nom désormais, pour les minutes ou les éons qui me restent à vivre.

Moi, Eskhatos.

Il y a un nouvel habitant sur la terre. La population du globe s'est accrue, en attendant qu'elle diminue, tout à l'heure, quand je vais mourir.

Ilayne a accouché d'un fils. Pour la première fois depuis la Chose, j'ai contemplé quelqu'un ou quelque chose avec un peu de curiosité. Ce petit paquet sale et hurlant, c'est le premier homme, le premier homme du nouveau monde. Le premier qui sera vierge de tout souvenir.

Qu'est-ce que ça donnera ? À en juger par les autres, ça promet. Au reste, vivra-t-il ?

Il vivra, je pense. Il tète régulièrement, maintenant, et le soir, auprès du feu, mêle ses vagissements à la prière crépusculaire. La mère tient les mâles à distance, ce qui les contrarie un peu. Mais ils se laissent faire. Le moutard leur est indifférent, mais ils n'ont garde d'y toucher, parce qu'ils le considèrent comme une dépendance d'Ilayne. Ils n'ont aucunement le sens de la paternité. Au reste, de qui est-il le fils ? Du défunt Tchaon ? De Manibal ? De Lanroubin ? D'Embrion Sanlatin ? Ou d'un autre ? (Car je ne me suis pas amusé à tenir registre des divertissements de la belle Ilyane). Ils s'en foutent complètement, et Ilyane aussi.

Et moi aussi.

Et pourtant, il m'a paru drôle de servir de parrain, en quelque sorte, à cet être bizarre et sublunaire. Mais ce n'est pas mon nom d'autrefois, ce nom que j'oublie déjà parfois, que je veux lui donner. Mais le nom que je me suis donné, moi le dernier homme, le dernier des hommes d'avant le déluge, Eskhato. Il me plaît, et c'est mon caprice, d'unir par ce lien idéal et vain le dernier homme du vieux monde et le premier homme du monde neuf. Je prends l'enfant, je l'élève en l'air, sous les yeux d'Ilayne, qui ne bouge pas, et je prononce :

– Je te baptise Eskhato.

Et je montre l'enfant à la ronde, en répétant Eskhato, Eskhato.

Eh bien, ils n'ont pas compris. Eskhato, ils ont pris ça pour un nom commun, et il se trouve que j'ai ajouté, moi aussi, un mot nouveau à la langue. Eskhato, maintenant, ça veut dire *enfant* et peut-être *homme.* La tribu des premiers hommes, c'est la tribu des Eskhatos. Quant au moutard, il avait déjà un nom. Je ne m'en étais pas aperçu, perdu que j'étais dans mes rêveries. Ils l'appellent Fidilain. C'est-à-dire fils d'Ilayne.

Bien sûr ! Il est le fils d'Ilayne et pas autre chose. Il est le fils d'Ilayne et voilà tout. Je pense que désormais tous les enfants prendront le nom de leur mère. Il y aura des Fidjane et des Fidmary – ou plutôt des fi d'autre chose, car ils auront à inventer d'autres noms pour les femmes à venir.

Décidément, je comprends de moins en moins, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Mon petit cahier à couverture de toile cirée touche à sa fin, et ma vie aussi. Je griffonne ceci, qui doit être illisible (et pour qui diable serait-ce lisible ?) et en tout cas incompréhensible, qui sera incompréhensible pour tous ceux qui viendront – je griffonne ceci à la lueur du feu du soir. Lanroubin l'entretient lui-même, car le briquet s'est détraqué. J'ai donc perdu mes fonctions de Gardien Sublime. Il ne me reste plus grand'chose, vraiment.

La tribu dort. Ilayne dort, et Fidilain dort sur le sein de sa mère. Lanroubin seul veille. Les reflets de la lune en son plein se jouent sur ses reins bronzés en même temps que les reflets rougeoyants de la flamme. Il se lève pour jeter une brassée de sarments et d'échalas sur le feu, et, en l'enjambant, il manque de se brûler les testicules. Ces précieux réceptacles contiennent pourtant en germe toute une humanité, mais il ne s'en doute pas. Les vies contenues là-dedans fleuriront peut-être jusqu'aux jours où cette lune qui l'éclairé, disloquée par

les forces centrifuges, arrosera de sa poussière cosmique les espaces interplanétaires. Mais il ne le sait pas. La lune non plus n'en sait rien. Elle rêve, pleine et ronde, et Lanroubin rêve, à la lueur de la lune et à la lueur du feu.

À quoi rêve-t-il, le chef des Eskhatos ? Aux destinées futures de son peuple ? Bien plutôt à quelque nouvelle invention grotesque. Mais c'est la même chose. L'avenir de son peuple et des générations qui sortiront de Fidilain sera une suite de trouvailles grotesques.

Quand je songe à l'avenir, je vois un nouveau calvaire collectif, une nouvelle ascension pénible et douloureuse vers un paradis illusoire, une longue suite de crimes, d'horreurs et de souffrances.

Ah ! si j'avais le choix, je n'hésiterais pas. Je les tuerais tous, et je ferais éclater le faible crâne de cet enfançon sur les parois de la caverne, comme une noisette.

Mais je n'ai plus de force. Et puis… Et puis quoi ? Qu'est-ce que ça peut me faire ? L'élan est donné, qu'il continue. Croissez et multipliez, mes enfants. Ha, ha, ha, ha ! Quelle farce ! Une nouvelle société va naître, aussi ridicule, plus ridicule, peut-être, que l'autre, pleine d'une bêtise infinie, lardée et entrelardée de ruses barbares et de raffinements puérils, compliqués et inutiles. Toutes choses qu'ils nommeront eux aussi science, progrès, intelligence et civilisation, ou quelque chose d'approchant.

Salut, Lanroubin, salut, Fidilain ! Toi, surtout, Fidilain, l'avenir t'appartient.

Ce morceau de chair braillard qui se salit et qui tète, c'est la souche d'une nouvelle race, les Eskhatos. Fidilain, Fidilain, salut à toi, le premier des Eskhatos !

Salut, et adieu. Je n'ai plus rien à faire ici. Qu'aurais-je à vous dire, et que pourriez-vous pour moi ?… Moi… Moi… Mais qui suis-je ? Comment est-ce que je m'appelle, déjà ? Eskhatos ? Non. Ce n'est plus mon nom. Je l'ai donné, ou ils

me l’ont pris.

Moi, moi… Je ne sais plus. Je ne sais plus qui je suis. Ni si je suis.

Oh, et puis…

Qu’est-ce que ça peut me faire ?

M’en fous. Quinzinzinzili !

Quinzinzinzili !

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Coolmicro et Fred

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Embrion a tué Lanroubin,
Embrion est plus fort que Lanroubin.